

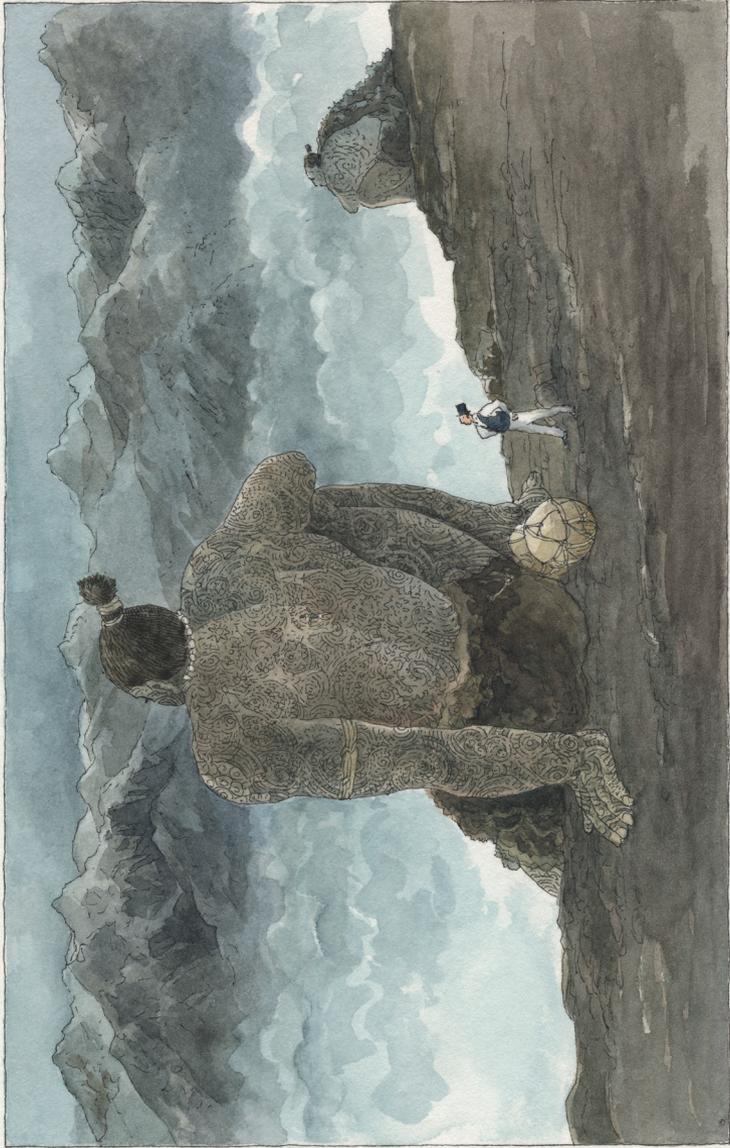
mission  
laïque  
française

osui

# CONCOURS DE NOUVELLES 2017



réseau mlfmonde



F. PAGE

**CONCOURS DE  
NOUVELLES 2017**



Concours de nouvelles

Introduction .....	5
<b>CATÉGORIE &gt; CM1 / CM2 / 6<sup>e</sup> ..... 7</b>	
La montagne du Destin .....	9
Pour l'amour d'un chien .....	15
Les grands de ce monde .....	23
Le monde au bout des doigts .....	27
<b>CATÉGORIE &gt; 5<sup>e</sup> / 4<sup>e</sup> / 3<sup>e</sup> ..... 35</b>	
Réponse d'une incomprise .....	37
Entre haine et amitié .....	43
Les souvenirs de mon enfance .....	53
Murmures, chhhhhut!.....	59
<b>CATÉGORIE &gt; Lycée ..... 67</b>	
Le chant du lac .....	69
Quand la vallée se moque.....	75
Transe .....	83
Un souvenir inoubliable .....	91
العظماء بأعمالهم لا بأحجامهم (Grands par l'action, non par la taille).....	97
Remerciements .....	106



L'école française à l'étranger offre aux élèves l'ouverture sur le monde, en particulier grâce à l'apprentissage de la langue française. Généralement, cet apprentissage s'effectue à travers les divers travaux scolaires imposés.

Le concours de nouvelles proposé chaque année par la Mission laïque française (Mlf) est l'occasion de mettre en valeur les talents de nos élèves et leur maîtrise de cette langue devenue la leur. Il a pour objectif de leur faire découvrir le plaisir d'écrire librement, de façon autonome, et de développer leur créativité et le sens critique. Il permet de mobiliser les équipes pédagogiques et les élèves autour d'un projet de création littéraire et de mettre en synergie les établissements du réseau mlfmonde et ceux de ses académies partenaires.

Cette année, à partir d'une illustration de François Place tirée de l'album *Les derniers géants* pour le cycle 3 et d'une phrase initiale pour le cycle 4 et le lycée, les participants au concours avaient à proposer individuellement une nouvelle conformément à un cahier des charges précis.

La phrase initiale retenue par le jury était :

- Pour le cycle 4 : « *C'est une triste chose de penser que la nature parle et que le genre humain n'écoute pas.* » (Victor Hugo)
- Pour le lycée : « *Le grillon tient dans le creux de la main mais on l'entend dans toute la prairie.* » (proverbe Camerounais)

Le jury – qui effectue sa sélection de façon anonyme – a découvert cette année encore de jeunes auteurs faisant preuve d'imagination, de sensibilité et d'un goût évident pour l'écrit et la littérature. Leur participation au concours a été massive et d'origine géographique très large : Maroc, Corée du sud, Liban, Bahreïn, Italie, Égypte, Espagne... et aussi France.

Depuis 2015, la version en langue arabe se poursuit avec succès pour les établissements du réseau et les établissements des académies partenaires où cette langue est dispensée.

Concourir et s'exprimer ensemble étant source d'échange et de partage des cultures, pour la première fois cette année, sur les mêmes thèmes, un projet d'écriture collective a été proposé par le jury dans un souci de renouvellement et de valorisation du travail en équipe.

C'est ainsi que, grâce à l'utilisation de l'outil numérique, s'est mise en place une co-écriture à plusieurs mains, à plusieurs classes, à travers une démarche de partage et d'écoute bienveillante de Laâyoune à Paris, de Dijon à Beyrouth, de Tenerife à Alexandrie. Cette première tentative de construction à plusieurs, dans et hors les murs, a non seulement permis de croiser les approches pédagogiques entre établissements, mais encore suscité des envies de rencontres afin de prolonger l'échange et la découverte des talents partenaires. Félicitons ces pionniers et leurs enseignants pour leur esprit de solidarité et la qualité de leurs productions!

Il est important de relever que, cette année encore, les auteurs se sont montrés très attentifs et sensibles aux problèmes souvent douloureux de l'actualité. Cette ouverture sur le monde et ces qualités de cœur, ajoutées aux capacités narratives, constituent un hommage à l'enseignement dispensé dans nos établissements et aux valeurs sur lesquelles la Mlf fonde son action.

Formons le vœu que le goût de l'écriture et de la création continue à motiver nos jeunes auteurs lors de la prochaine année scolaire.

D'ici là, nous vous souhaitons bonne lecture.

**Claude Ronxin**

*Présidente du jury*

# CONCOURS EN LANGUE FRANÇAISE

CATÉGORIE > **CM1 / CM2 / 6<sup>e</sup>**



*Les derniers Géants, François Place*

*Voici une image qui suggère un moment d'une histoire.  
À vous de raconter cette histoire. Vous êtes libre d'inclure  
la scène de l'image à n'importe quel moment de la narration.*

**1<sup>er</sup> prix**

CATÉGORIE > **CM1 / CM2 / 6<sup>e</sup>**



***Adèle Aubert***

*Classe de 6<sup>e</sup>*

*École Mlf - Airbus*

*Sacheon*

*Corée du Sud*

## *La montagne du Destin*

Il était une fois, dans un pays lointain, un jeune homme nommé Éric. Il était un assez beau paysan, avait des cheveux noirs et portait toujours un chapeau sur sa tête, car il disait : « Comme ça, personne ne remarquera que je n'ai pas de cheveux ». Sa passion était d'étudier les araignées, cela devait être génétique, car son père avait cette même passion ainsi que son grand-père. Cet homme avait un secret, un grand secret : il était amoureux de Joséphine, une belle fille aux cheveux longs et blonds. Quand elle dansait devant lui, il avait l'impression de s'envoler dans les airs. Et ce jour-là, c'était la plus belle journée de sa vie, il allait enfin se marier avec elle. Un mois auparavant, il l'avait demandée en mariage, et elle avait répondu : « Oui! ». Rien ne pouvait lui gâcher ce merveilleux jour. Les noces allaient bientôt commencer, un magnifique gâteau trônait déjà sur la table. Éric avait hâte de voir Joséphine dans la magnifique robe de mariée qu'il lui avait offerte. Mais, au bout d'une demi-heure, Joséphine n'était toujours pas là...

Éric commença à s'inquiéter : mais qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire? La cérémonie allait commencer dans dix minutes. Il décida de partir à sa recherche. Peut-être s'était-elle perdue

dans la forêt qu'il fallait traverser pour parvenir à la clairière où allait se dérouler la fête? Ou alors... Non! Éric ne préférerait pas y penser. Et c'est alors qu'il vit Joséphine, endormie dans l'herbe. Comme elle était belle! Mais il fallait bien qu'il la réveille s'il ne voulait pas être en retard. Il s'approchait d'elle quand il remarqua quelque chose qu'il n'avait pas vu auparavant. Deux petits trous d'où sortait un filet de sang étaient visibles sur son cou. Il n'eut pas à chercher bien longtemps pour deviner de quoi il s'agissait : une morsure d'araignée mortelle. Le cœur de sa bien-aimée ne battait plus, elle était morte. Éric n'avait jamais ressenti une telle tristesse dans sa vie, c'était un cauchemar, il allait sûrement se réveiller. Mais c'était bel et bien réel.

Maintenant que Joséphine n'était plus de ce monde, avait-il encore une raison de vivre? Oui! Il en avait une dernière, c'était d'aller au sommet de la Montagne du Destin, la montagne la plus haute du monde, pour aller supplier les Géants de ramener Joséphine à la vie. Les Géants avaient le même physique que les hommes, mais ils étaient d'une taille irréelle, c'était eux qui décidaient du destin des humains. À chaque fois qu'ils estimaient qu'un homme n'avait plus d'importance sur terre, ils plongeaient leurs filets de pêche dans le bassin aux poissons, et pêchaient le poisson qui représentait cet homme. Le poisson, étant hors de l'eau, mourait et, au même instant, l'homme ou la femme qu'il représentait périssait aussi.

Au beau milieu de la nuit, Éric partit avec son baluchon sur ses épaules. S'il était parti la journée, tous les gens du village l'auraient empêché de faire cette folie. Personne n'avait jamais découvert la Montagne du Destin. Il se dit qu'il serait le premier homme à trouver cette montagne maléfique et à ramener un

mort dans le monde des vivants. Après cinq heures de marche, il arriva dans une forêt peu accueillante, les arbres avaient perdu toute leur splendeur, les démons l'attendaient sûrement dans cet endroit sombre et lugubre. En entendant des cris d'agonie qui venaient du fond de la forêt, il comprit où il se trouvait. C'était simple, il était à lisière de la forêt de Mouckannaco, un démon, le pire des démons. Nul n'osait s'aventurer dans cette forêt, et ceux qui y étaient allés n'en étaient jamais revenus. Il savait que s'il voulait aller à la Montagne du Destin, il devait traverser cette forêt noire...

Il avançait silencieusement pour ne pas réveiller les démons. Il savait bien que le moindre craquement de brindille réveillerait Mouckannaco. Soudain, un rat passa entre ses jambes, et il trébucha ! Les branches craquèrent sous son poids, puis il entendit des pas assourdissants qui venaient vers lui. Il crut un instant que son heure était venue, mais il remarqua derrière un buisson un arbre qui avait sur le tronc un trou juste assez grand pour qu'il puisse s'y glisser. Il courut jusqu'à cette cachette en se moquant du bruit qu'il faisait avec ses bottes. Mais il n'aurait pas dû... Arrivé devant cet arbre, il se faufila dans le trou, mais il déchira ses habits tellement le passage était étroit. Il se colla au fond de l'arbre et ne bougea plus. Il n'entendait plus que sa respiration haletante. Mouckannaco était juste là, il avait entendu des pas qui couraient jusqu'à cet arbre.

Éric sentit que quelque chose le soulevait. Il regarda au-dessus de sa tête et constata avec horreur que le démon avait arraché la cime de l'arbre ! Mouckannaco était en train de le porter à sa bouche. Le monstre ouvrit grand sa gueule, on pouvait distinguer ses dents acérées comme des glaives. Il s'apprêtait à le

gober comme une mouche, mais Éric le supplia : « Non! Non! S'il-vous-plaît votre majesté, ne me dévorez pas! Je ferai tout ce que vous voudrez! Mais ne me dévorez pas! S'il-vous-plaît!

– Tout ce que je voudrai?

– Oui! Tout ce que vous voudrez!

– Eh bien! C'est simple, je veux la prochaine chose que tu désires et que tu prononceras. Attention, le mot doit être dit involontairement, sinon je te retrouverai et je te dévorerai. »

Le monstre l'avait donc condamné à rester muet s'il ne voulait pas être dévoré. Éric repartit sans dire un seul mot. Quand il arriva à l'orée de cette forêt sombre, il se trouva face à la Montagne du Destin. « Quelle magnifique montagne! » allait-il déclarer, mais s'il l'avait fait, elle n'existerait plus... Il gravit ce mont avec les dernières forces qu'il lui restait.

Arrivé au sommet, il vit des géants, des millions de géants. Ils étaient tous assis au bord du vide. Dans leurs yeux, on pouvait lire une grande tristesse, ils étaient immobiles comme des statues, ils semblaient plongés dans un rêve infini. Il remarqua que des tatouages étaient tracés sur leur peau, et ces dessins étaient des prénoms... tous les prénoms des personnes que les géants avaient tuées en les pêchant. Il comprit vite que quand un géant avait « pêché » quelqu'un, son prénom se gravait immédiatement sur sa peau. Il s'approcha du géant le plus proche de lui, et allait dire : « Bonjour, je cherche Joséphine! », mais heureusement, il se rappela qu'il ne devait pas prononcer cette phrase, ou elle appartiendrait à Mouckannaco pour l'éternité. Il dut se rendre à l'évidence : il devrait lire un à un tous les prénoms marqués sur tous les géants jusqu'à ce qu'il tombe sur celui de Joséphine. Il commença donc à déchiffrer un à un tous les prénoms : « Henri,

Marguerite, Jean, Sara, Adèle, Gianni, Jules... ». Il continua ainsi pendant plus de deux heures. Et c'est alors qu'il remarqua un prénom : pas celui de Joséphine, non, mais celui de son arrière-arrière-grand-mère : « Alice ». Sur le géant suivant, il y avait celui de son arrière-grand-mère. Il comprit que les géants étaient disposés dans un ordre chronologique. Il courut jusqu'au dernier géant, et sur celui-là, seulement un prénom était gravé : celui de Joséphine.

Il caressa ce prénom maintes et maintes fois. Le géant qui le portait avait l'air d'être le plus triste des géants. À force de regarder le prénom de Joséphine, il en pleura, et maudit le géant qui l'avait tuée. Une petite larme tomba sur le prénom de sa bien-aimée. Ce prénom commença à briller, une ombre s'éleva de nulle part, et vint se déposer devant Éric. Cette dernière prit peu à peu une forme humaine, mais pas n'importe laquelle, celle de Joséphine. « Joséphine! » s'écria Éric, tant il était heureux.

Mais à cet instant, celle-ci le regarda avec des yeux remplis de tristesse. Il comprit alors l'abominable vérité. Il venait de prononcer son premier mot désiré et involontaire. Elle allait passer le reste de sa vie avec Mouckannaco. Il crut mourir de tristesse, le remords et la rage envers lui-même l'envahirent. Comment avait-il pu faire une chose aussi stupide? Depuis, il reste sur cette montagne en espérant revoir Joséphine. Depuis, à chaque fois qu'une personne nommée Joséphine meurt, il pousse un hurlement terrible qui fait trembler la Terre, car cela lui rappelle le moment où Joséphine lui a échappé.

| 2<sup>e</sup> prix

CATÉGORIE > CM1 / CM2 / 6<sup>e</sup>



***Zaynab Rachae Djamil***

*Classe de 6<sup>e</sup>*

*Groupe scolaire OSM*

*Jacques Majorelle*

*Marrakech*

*Maroc*

## *Pour l'amour d'un chien*

Jadis dans un royaume lointain, vivait une petite fille du nom de Safia. Elle avait des cheveux marron clair, des yeux noisette et une peau brune. Cette petite vivait en compagnie de ses parents Ouassim et Leila, de son petit frère Adam et de son fidèle chien Dick.

Un beau jour d'hiver alors que tout le monde était bien au chaud dans sa maison, Safia sortit avec son chien contempler la neige. Ils s'aventurèrent dans le pré de la rose rouge. Les habitants du village l'appelaient ainsi car en hiver poussait une fleur venimeuse et rouge comme le sang. Toute personne qui la touchait pouvait mourir. Safia savait qu'elle était dangereuse mais son chien en revanche ne le savait pas. Dick voulut la sentir et il tomba dans les pommes! Elle accourut pour l'aider mais il n'y avait pas grand-chose à faire. Elle le saisit dans ses bras et repartit chez elle.

De retour à la maison, ses parents partirent chercher un vétérinaire qui pourrait soigner Dick. Elle pleurait et Adam qui n'avait que sept ans et qui était plus jeune qu'elle de cinq ans voulut la consoler. Mais rien à faire, elle n'arrêtait pas de pleurer. Une heure plus tard les parents des deux enfants étaient de retour en compagnie

du vétérinaire. Il essaya de le soigner mais il ne réussit pas, il n'avait aucun traitement à lui donner car il n'existait d'après lui aucune manière de remédier à cette maladie.

Le lendemain, Safia partit se promener près de la rivière glacée qui servait de patinoire aux enfants. Elle longea la rivière jusqu'à arriver à un endroit sombre et vide où aucun enfant ne jouait. Elle s'assit sur la neige douce et blanche et fixa des yeux la rivière quand soudain, celle-ci se mit à parler ! Safia sursauta et voulut s'enfuir mais la rivière la supplia de revenir s'asseoir et c'est ce qu'elle fit. Ensuite la rivière prononça ces paroles :

« Safia, je sens la tristesse qui est en toi, je connais même la source de ton chagrin car j'arrive à sentir ce qu'il y a dans les têtes des enfants. Écoute-moi, je sais comment faire pour soigner ton chien. Il faut que tu te rendes au pays des géants. Pour y accéder, je vais te donner une clé avec une émeraude au-dessus. C'est avec cette clé que tu ouvriras la porte de leur pays. Pour y accéder, tu dois me longer et à mes pieds tu trouveras la porte. Mais sur ton chemin fais attention à Téna le monstre de feu. Arrose-lui le pied avec l'eau que je te donnerai sur place, ensuite passe entre ses jambes. Puis tu devras traverser le labyrinthe qui se trouve sur mon ventre, tu as de la chance, je suis gelée, donc tu ne seras pas mouillée. Et enfin, tu devras répondre à la devinette que te posera le farfadet. Si tu réponds correctement, il te laissera ouvrir la porte du pays des géants. Tu devras te rendre là-bas avec ton chien parce qu'il lui reste peu de temps. Demain, si tu n'arrives pas au pays des géants avant le coucher du soleil, ce sera la fin pour ton chien. Ah ! oui j'allais oublier, quand tu seras arrivée là-bas demande-leur où se trouve Matsu et n'oublie pas de dire à ce dernier que c'est la rivière qui t'envoie, il t'aidera sur le champ. Et ne raconte à

personne ce qui t'est arrivé et que je t'ai parlé. Tu devras prendre la route au lever du soleil si tu veux arriver à temps au royaume des géants. Demain, quand tu passeras par ici, j'aimerais que tu me préviennes de ton départ. »

Il était tard et Safia se leva et repartit chez elle. De retour à la maison, elle prit un sac et elle mit à l'intérieur le nécessaire. Puis elle alla embrasser ses parents et ensuite partit se coucher.

Le lendemain, Safia se leva aux aurores. Elle saisit son sac, prit son chien et sortit de la maison. Un peu plus tard, elle arriva à l'endroit où la rivière lui avait parlé la veille et elle l'appela :

« Rivière, rivière, c'est moi Safia ».

Elle lui répondit aussitôt :

« Pars, ne perds pas de temps et souviens-toi que le début de la fin de ton périple se trouve vers l'ouest. »

Et Safia prit la route avec son chien dans ses bras qui s'affaiblissait de plus en plus. Il était huit heures du matin quand Safia aperçut au loin une espèce de boule de feu. C'est à ce moment-là qu'elle comprit que Téna n'était plus qu'à quelques kilomètres d'elle.

Cinq minutes plus tard, comme promis, la rivière donna un seau d'eau à Safia et elle lui dit d'aller se cacher dans l'arbre le plus proche qui se trouvait près du pied de Téna pour pouvoir lui arroser le pied sans problème. Et c'est ce qu'elle fit, mais il s'avéra que l'arbre le plus proche du pied du monstre était un olivier et Safia était allergique aux oliviers. Elle éternua et par malheur Téna l'entendit. Il l'aperçut et se pencha pour attraper la petite fille. Celle-ci sentit la chaleur que dégageait le monstre et eut le vertige. Elle allait s'évanouir mais grâce à l'amitié qui liait Dick et Safia, elle se ressaisit et d'un coup de main prit le seau d'eau et le versa sur le pied de

la créature. Il cria tellement fort que les arbres se mirent à trembler. La petite fille en profita pour passer entre ses jambes.

Beaucoup plus tard, Safia fit une pause et prit le temps de manger un peu de pain. Désormais, elle était loin, très loin du monstre et cela la soulageait vraiment. Au milieu de la journée, la jeune fille se trouva devant la porte du labyrinthe. Elle stressait parce qu'elle avait peur de ne jamais s'en sortir mais elle se dit :

« Ce labyrinthe, je le passerai pour mon chien Dick parce que je ne veux pas qu'il meure. »

Dick comprit que sa maîtresse voulait le sauver à tout prix. Il gémit et lui lécha la main comme pour l'encourager. Se ressaisissant, elle entra dans le labyrinthe. Une fois à l'intérieur, elle ne trouva plus la sortie. Une heure après, elle eut une excellente idée. Elle grimpa le long du mur avec son chien dans son sac. Safia atteignit le haut du mur malgré les égratignures sur ses jambes. Elle se souvint que la rivière lui avait dit que la sortie du labyrinthe se trouvait à l'ouest, elle s'orienta grâce à la position du soleil et trouva facilement son chemin.

Et en sautant de mur en mur, elle finit par sortir du labyrinthe. Elle but un peu d'eau et reprit son chemin. Le soleil commençait à décliner vers l'horizon quand elle arriva chez le farfadet. Il restait peu de temps avant le coucher du soleil. Safia le réveilla de son profond sommeil et se présenta à lui. Ensuite elle lui raconta la raison de son voyage vers le pays des géants.

Le farfadet à son tour prit la parole :

« Petite si tu veux sauver ton ami et accéder au pays des géants, il te faut d'abord une clé avec une émeraude au-dessus. »

Safia lui répondit :

« Mais la clé, je l'ai ». »

Le petit lutin reprit :

« Puisque tu l'as, et bien tant mieux pour toi, mais maintenant il va falloir que tu répondes correctement à ma devinette. Tu n'as pas beaucoup de temps pour y répondre car le soleil va bientôt se coucher. Bon ! Ma devinette est la suivante : je traverse les vitres sans les casser, qui suis-je ?

– J'ai trouvé ! Ce sont les rayons du soleil.

– Eh bien petite, tu es très intelligente. Je te laisse passer et bon rétablissement à ton chien. »

Safia prit la clé et l'enfonça dans la porte, à ce moment-là elle sentit les battements du cœur de Dick s'affaiblir. Elle ouvrit la porte et découvrit un monde où des milliards de géants tatoués étaient assis sur une falaise. De cette falaise on pouvait voir la mer et son écume et aussi, une chaîne de montagnes. La petite fille courut chez le premier géant qu'elle avait aperçu et lui demanda où elle pouvait trouver le géant Matsu. Celui-ci lui répondit :

« Vous cherchez Matsu mademoiselle ? Eh bien vous avez tapé à la bonne porte, car Matsu, c'est moi.

– Monsieur Matsu je m'appelle Safia et c'est la rivière qui m'a envoyée vers vous car mon chien est malade et la rivière m'a dit que vous aviez le remède. Mais il faut faire vite car le soleil commence à disparaître. Si Dick ne guérit pas maintenant, il mourra. »

Le géant lui répondit :

« Ce qu'il lui faut pour se rétablir, ce sont des paroles sincères. Ces paroles ne doivent pas venir de moi mais de toi. Fais vite, il ne reste plus que trois minutes. »

Safia se mit à réfléchir et à la dernière minute alors qu'elle

entendait les battements très faibles de Dick, elle prononça ces paroles-ci :

« L'amitié ne s'apprend pas dans un livre, c'est l'expérience qui nous la fait découvrir. Pour moi en revanche, c'est toi Dick mon bon chien qui me l'a fait découvrir. »

Et comme par magie, les yeux de Dick se mirent à étinceler de mille feux. Il bougea ses pattes et de nouveau, il put aboyer. Safia pleura de joie et sauta sur son fidèle compagnon. Elle remercia le géant Matsu et lui demanda s'il y avait un moyen de revenir chez elle sans reprendre le chemin qu'elle avait emprunté au début.

D'un coup de main, le géant transporta la jeune fille au pied de l'arbre où la rivière avait parlé à Safia. Elle remercia la rivière glacée de l'avoir aidée et prit la route vers sa maison en compagnie de son chien Dick.



3<sup>e</sup> prix

CATÉGORIE > CM1 / CM2 / 6<sup>e</sup>



**Ali Jamaï**

Classe de 6<sup>e</sup>

École OSUI Paul Pascon

Laâyoune

Maroc

## *Les grands de ce monde*

Il y a 300 millions d'années environ, tous les continents étaient rassemblés en un vaste territoire nommé Gondwana. Au centre de Gondwana vivait un peuple de géants villageois. Ils étaient gentils, hospitaliers, accueillants et serviables envers tout le monde, mais malheureusement ils vivaient la sécheresse absolue. Il pleuvait rarement donc les géants devaient parcourir énormément de kilomètres afin d'atteindre la mer la plus proche de leur village. Ils avaient du mal à récolter de l'eau potable. Plusieurs centaines de géants mouraient régulièrement et spontanément à cause de la sécheresse. Un jour, pour remédier à cette situation, cinq géants parmi eux, Océo, Afro, Euro, Asio et Amero décidèrent d'unir leurs forces.

Les cinq colosses tatoués se réunirent sur le sommet d'une haute montagne glaciale où ils commencèrent à discuter au sujet de cette vilaine sécheresse. L'un d'entre eux, Afro, eut l'idée de disperser Gondwana aux quatre coins du monde.

« Mais comment faire ? demanda Euro.

— Tout simplement, en cassant cette maudite plaque pour la fragmenter en cinq continents, la mer fera son devoir de les écarter les uns des autres, lui répondit-il.

— Très bonne idée! dit Océo. »

Soudain, Asio intervint en disant :

« Mais si on nous accuse d'avoir détruit Gondwana? On ira peut-être en prison? »

Ils mirent un peu de temps pour réfléchir à ce que leur camarade leur disait et sans se soucier des conséquences, ils décidèrent d'agir. Ils partirent près de leur village où ils commencèrent à détruire le sol, ils frappaient fort, tellement fort que le sol se détacha, les arbres tombaient, les océans vibraient... C'était un vrai désastre. Après une longue journée de travail acharné, ils réussirent enfin à disperser Gondwana. Le problème de la sécheresse était réglé une fois pour toutes.

Des millions d'années passèrent, et les cinq géants se retrouvèrent enchaînés par d'énormes boules de pierre attachées à leurs énormes pieds au sommet du Mont Everest, où ils s'étaient réunis auparavant. Mais par qui? Et pourquoi? Et bien par l'humanité qui les a accusés d'avoir écarté la terre, éloigné les civilisations, séparé les peuples.

C'est alors qu'en 1850, en Italie, un célèbre scientifique nommé Rossini Lopio découvre que les géants nous avaient en fait sauvé la vie avec leur décision du passé. Tout le monde avait eu tort et tout le monde voulut qu'on les ramène pour les remercier. On décida alors d'envoyer Rossini au Mont Everest pour parler aux géants et s'excuser au nom de tous.

Quand celui-ci arriva au sommet, il s'adressa humblement à eux en disant :

« Excusez-moi de vous déranger, je me présente, je m'appelle Rossini et je suis là pour vous libérer et vous présenter les plus grandes excuses au nom de tous les Hommes. »

Il sortit ensuite une clef de sa poche pour les délivrer un par un et sans attendre le moindre mot, il reprit en criant :

« Vous êtes libres, libres comme l'air ! »

Lorsqu'il les libéra, ils ne bougèrent pas d'un poil, leurs visages étaient neutres, ils n'exprimaient aucune émotion, ni la joie, ni la colère, ni la tristesse, ni la peur...

Les géants répondirent ensemble :

« Nous sommes déjà libres ! »

Rossini leur dit :

— Comment pouvez-vous être libres alors que vous êtes isolés de toute la population ?

Amero répondit :

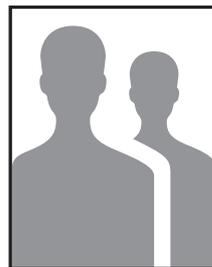
— Nous observons la terre d'ici depuis des siècles, et nous voyons le triste spectacle qui se déroule sous nos yeux, nous avons risqué nos vies pour sauver l'humanité, mais elle ne méritait point notre sacrifice.

— De là où nous sommes, nous nous sentons libres, libres de la haine, de la pollution, de l'angoisse, de la terreur et de bien d'autres désastres causés par les hommes à travers le temps, dit Afro. »

Rossini, déçu, sans aucun espoir, retourna en Italie et ne revint plus jamais. Les géants ne voulurent guère descendre, ils vécurent le reste de leur vie à observer l'horizon, l'humanité qu'ils pensaient avoir sauvée jadis. En définitive, ils nous ont en quelque sorte sauvés et peut-être qu'ils avaient raison, le méritions-nous ? Pour leur rendre hommage chaque continent de notre planète terre a reçu le nom d'un de ces braves et courageux géants.

# *Prix d'Écritures collectives*

CATÉGORIE > **CM1 / CM2 / 6<sup>e</sup>**



## *Les élèves de 6<sup>e</sup>*

*du collège Beaumarchais*

*(Paris, France)*

*et du lycée Osui Jean Charcot*

*(El Jadida, Maroc)*

## *Le monde au bout des doigts*

Nous sommes le 28 janvier 1895.

Alphonse Guillot est emprisonné depuis trois ans pour arnaque. Il s'apprête à mettre à exécution son plan médité depuis longtemps : s'évader en montgolfière.

Il jette rapidement ses affaires dans de grands sacs et saute dans le ballon. Il coupe la corde du grappin qui le retient et voit s'éloigner le toit de la prison : il est enfin libre, libre comme l'air ! Il pleure de joie en regardant le beau ciel bleu qu'il n'a pas vu depuis bien longtemps ! Il est seul face au monde, plus rien ne peut arrêter cet envol !

\* \* \*

Trois jours plus tard...

« Terre en vue ! s'exclame Alphonse. À moi le succès, à moi la belle vie ! »

Alphonse est un beau jeune homme, artiste non connu, il a un visage taillé au couteau et une barbe de trois jours.

Soudain, le drame : le vent se lève, très fort. Et il apporte avec lui un orage. Des éclairs sillonnent le ciel, et de la grêle commence à transpercer la toile du ballon. Mais Alphonse est occupé

à autre chose, car une montagne approche vite, très vite.

\* \* \*

Alphonse se réveille seul dans un endroit inconnu et ne se souvient que d'un éclair violent, puis plus rien. Il regarde autour de lui. De grandes montagnes se noient dans les nuages. Au loin, il aperçoit deux masses gigantesques. Serait-ce des géants immobiles, endormis, des rochers maléfiques, ou des statues antiques ?

Alphonse, rongé par la curiosité, veut voir de plus près ces deux colosses. Il s'approche à petits pas et vient s'appuyer sur l'un d'eux. Soudain, il éprouve une sensation de vertige et se trouve projeté dans les airs. Il comprend à cet instant que tout ceci n'est qu'une illusion. Un cerisier japonais flamboyant amortit sa chute mais l'impact produit la perte des fleurs de l'arbre à l'exception de deux. Alphonse pense alors à haute voix que ce n'est qu'un simple cerisier dont les fleurs repousseront bientôt. Norbert, un mage noir, apparaît dans un nuage de fumée, s'approche du jeune homme et lui explique :

« Vous rendez-vous compte de l'erreur fatale que vous venez de commettre ? Cet arbre ordinaire, comme vous le pensez, est en fait d'une importance capitale. Chaque fleur représente l'énergie vitale d'un seul et unique géant. Ces derniers sont au nombre de cent, il n'en faut ni plus ni moins pour maintenir l'équilibre du monde. Dans le cas contraire, la terre risque de subir des dommages irréversibles et de disparaître. Il n'existe qu'un seul moyen de réparer cette catastrophe : résoudre une énigme. Sa résolution vous permettra d'ouvrir une porte derrière laquelle vous trouverez un médaillon qu'il faudra ensuite insérer dans l'arbre. Les fleurs, les géants, la vie seront alors préservés. »

Le destin de l'humanité est maintenant entre les mains du jeune homme, un seul pas de travers et le monde disparaît.

« Vous avez un an et un indice par saison pour trouver une réponse, le compte à rebours est lancé. Bonne chance ! » annonce le mage en s'évaporant.

« Eh ! hurle Alphonse, quelle est l'énigme ? »

Personne ne lui répond, il se lève, puis trébuche sur une pierre. Il manque de tomber de la falaise, ramasse la pierre pour la jeter mais s'aperçoit qu'un petit bout de papier y est attaché.

Il y figure une inscription :

*10 rue du Houmous, à Chantilly, Transylvanie.*

« Chantilly ? Songe Alphonse. Cela me fait penser à la crème. Houmous ? Mais c'est aussi de la nourriture, même si je n'aime pas. Transylvanie ? Ce n'est pas là où habitent les vampires ? Mhhhh... Cela me semble fort intéressant, mais reste à trouver la réponse à l'énigme pour survivre ! »

Il fourre le petit papier dans sa poche, et trouve, tout surpris, une carte apparue là comme par magie ! Il la déplie et découvre la carte d'un pays inconnu de lui, dont les contours ressemblent à un médaillon. Il voit un petit point rouge au milieu de la carte, regarde la légende et comprend qu'il y a là une piste. L'échelle de la carte lui laisse espérer qu'à quelques mètres près, il est près du but.

Tout joyeux, il court vers la frontière et la traverse. Il marche, et arrive à un village. Il demande où est Chantilly et les villageois lui confirment qu'il y est arrivé.

« Merci ! Mais savez-vous, par hasard, où est la rue du Houmous ?

— À quelques pas d'ici, mais prenez garde, car, ici, les années filent comme des jours, et ce n'est pas qu'une façon de parler ! »

Alphonse consulte sa montre et découvre qu'il est déjà sur

place depuis deux heures ; c'est-à-dire un mois !

Il sort de l'auberge et, suivant les indications de l'aubergiste, tourne deux fois à droite, et une à gauche. Il arrive dans la rue du Houmous. Un chien surgit, une clé, perdue dans d'épaisses touffes de poils, brille sur son collier. L'animal s'enfuit, et Alphonse court à sa suite ! Le chien s'arrête finalement dans une impasse, se retourne, fonce dans un mur, et tombe inanimé. Alphonse s'approche, s'accroupit, et détache délicatement le collier du cou du chien pour mieux l'examiner. Il y est attaché une clé dorée et une plaque de métal gravée. Alphonse l'oriente de manière à découvrir l'inscription grâce au soleil et peut lire :

*Deuxième indice : Pommes*

« Quoi ? Des pommes ? »

Alphonse se dirige vers un commerçant et demande la liste de tous les autres commerçants qui vendent des fruits, ainsi que leur adresse. Inquiet, il jette un coup d'œil à sa montre et remarque avec effroi qu'il est déjà là depuis onze heures et trente minutes (donc 5 mois, 2 semaines et 3 jours en temps transylvain) !

« Hé ! Monsieur ! l'apostrophe l'épicier.

— Quoi ? Oui ? Pardon ?

— Je vends moi-même des prunes, poires, pommes et...

— Non ! C'est pas vrai !

— Si, je...

— Puis-je y jeter un coup d'œil ? »

Alphonse repart vers la réserve, sans se soucier de la réponse de son interlocuteur, qui le poursuit croyant avoir affaire à un voleur. Mais lui-même ne se soucie pas du commerçant apeuré et ouvre une série de paniers en osier.

« Non ! Du blé ! »

Un autre : des oranges ! Alphonse se saisit du couvercle d'un autre, n'y croyant plus trop. Des pommes !

Plein d'espoir, il fouille dedans, mais ressort sa manche poisseuse, déçu. Dans un dernier élan d'optimisme, il renverse les paniers restants sous les cris du marchand, et, voit, collé au fond d'un panier poisseux : un médaillon !

Le temps tourne. Il s'empresse de fourrer dans sa poche le précieux médaillon et part en courant mais l'épicier, bien décidé à se débarrasser du voleur, attrape une bouteille de chloroforme, l'ouvre, et la maintient sous le nez de son « client », qui cède sans se débattre.

Il le laisse sur place et retourne dans la partie accessible au public.

Alphonse se réveille dans un endroit qui lui est inconnu, se relève en tanguant, et se dirige vers une issue. Il voit un vieux monsieur assoupi sur son comptoir, ressort à pas de loup, et, une fois dehors, se souvient soudainement de ce qu'il fait ici, et pourquoi. Il consulte sa montre et découvre avec effroi qu'il ne lui reste qu'un mois.

Il s'oriente dans le dédale des rues de Chantilly. Arrivant enfin au pied de la montagne où se trouve la frontière, il se rend compte qu'il ne lui reste qu'une semaine. Il sprinte, la frontière est à dix mètres. Rassuré et essoufflé, il s'arrête, puis se reprend vivement, le temps n'en finit pas d'accélérer.

Il court de toutes ses forces et... 5... 4... 3... 2... 1... 0!

Il est passé ! Mais il se rend bien vite compte qu'il est trop tard. Deux géants sont assis là, au bord de la falaise, sans doute seuls survivants d'une apocalypse, ils ont l'air défaits et mélancoliques. Gît à côté d'eux un cerisier portant deux fleurs...

Alphonse, naïf, demande :

« Que faites-vous ? Que se passe-t-il ? »

— Un humain est venu, il a tué tous nos semblables, ne laissant que nous. Nous tuerons à notre tour tous les humains que nous croiserons ! »

Le géant se retourne d'un coup et empoigne Alphonse, puis le jette de la falaise.

Alphonse crie et disparaît dans la brume épaisse et sombre sans laisser de trace. Les deux fleurs tombent du cerisier, se fanent, et s'envolent, perdues dans l'univers sans fin tandis que les deux géants vacillent sous le poids du monde. Ils tentent en vain de le retenir du bout des doigts mais celui-ci s'échappe.





## CONCOURS EN LANGUE FRANÇAISE

CATÉGORIE > 5<sup>e</sup> / 4<sup>e</sup> / 3<sup>e</sup>



*C'est une triste chose de  
penser que la nature parle  
et que le genre humain  
n'écoute pas.*

| VICTOR HUGO ”

# 1<sup>er</sup> prix

CATÉGORIE > 5<sup>e</sup> / 4<sup>e</sup> / 3<sup>e</sup>



***Abdelaziz Mechouet***

*Classe de 4<sup>e</sup>*

*Lycée Français Mlf*

*Muharraq*

*Bahreïn*

## *Réponse d'une incomprise*

Comme chaque jour, le soleil renaît au-dessus de la montagne. Comme chaque jour, ses blonds rayons rappellent à Lionel qu'il faut partir tôt. Il se lève ; l'étoffe de l'aube se déroule devant lui : les cheveux roux de l'astre levant flottent sur le ciel obscur dans ce mélange calme et serein. Puis se présente à lui le tableau flou où figurent les monts lointains et graves, déjà couverts d'un léger voile blanc. Enfin s'ouvre sous ses grands yeux verts le livre infini et mystérieux de la vaste forêt qu'il connaît si bien. Cette fabuleuse galerie se dévoile à lui, mais l'éveil du monde ne semble pas émouvoir ses sombres traits.

La forêt, il l'avait lue toute sa vie. Certains promeneurs y trouvent un conte merveilleux, ou au contraire une légende effrayante mais Lionel n'y trouvait que l'histoire de sa simple existence : c'est un bûcheron, les bois lui donnent la vie en mourant de sa hache.

Comme chaque jour, il enfile son épaisse chemise de toile et son bonnet de laine, il chausse ses grosses bottes de cuir et s'en va vers les bois en tenant de sa rude main son instrument fatal. Comme chaque jour, il traverse la prairie en tirant sa charrette, en négligeant le parfum délicat des fleurs et l'air piquant de la mon-

tagne. Comme chaque jour, il ignore le sifflement du vent, le salut des moineaux, le discret fredonnement de l'herbe et la douce mélodie de l'onde. En revanche, il n'ignore pas la brise glaçante qui vient de lui traverser subitement le dos comme un poignard assassin, cette brise annonciatrice d'un violent message.

« L'hiver va être rude. Je devrais couper plus... » souffla Lionel en crispant sa main sur sa hache. Le soleil s'était levé pendant qu'il arrivait à la forêt.

Il entra par le portail de feuillage que lui offrait l'orée du bois. Comme chaque jour, elle l'accueillait malgré elle. Les feuilles argentées des arbres centenaires soupiraient à l'unisson du vent, à la vue de sa rudesse d'homme. Il s'arrêta un instant et alla boire à la rivière voisine. L'eau était fraîche et sucrée, les oiseaux chantaient et les rayons du soleil qui passaient entre les cimes des grands chênes réchauffaient le corps fatigué de l'austère bûcheron. Tout d'un coup, il s'allongea sur le sol et entra dans un rêve, ce qui lui arrivait rarement. Il aurait pu succomber aux charmes de la forêt, si la flèche de la brise assassine n'était revenue se planter dans sa poitrine pour faire sortir Lionel de sa rêverie.

Conscient de son évasion, il reprit le sentier. Il cherchait maintenant le bon arbre à couper pour son feu qui réclamait plus de bûches en vue de l'hiver. Il ne tarda pas à repérer un vieux pin sec criblé par l'âge. Il s'avança et crut un instant entendre une plainte chevrotante, une supplication, comme si l'arbre connaissait son sort. Bien sûr ce n'était que le frémissement des feuilles mais il en fut troublé car cela lui semblait réel. En réalité, depuis qu'il avait bu à la rivière, la forêt lui semblait animée et il ressentait une présence, comme si elle le regardait. Il frémit. Un moment, il crut en Mère Nature. Il s'apprêtait à donner un coup à

l'arbre, comme il en donnait tous les jours, et celui-ci s'annonçait angoissant, presque comme un crime.

Mais bientôt il brandit sa hache et la souleva très haut, alors tout autour de lui redevint insignifiant, il se sentait puissant, car après tout, pour lui la nature servait l'homme et non l'inverse. Soudain, un rossignol au duvet vert foncé se posa sur une des branches de l'arbre. Notre bûcheron s'arrêta net, étonné de cette apparition. Il fixa longuement l'oiseau puis il entendit une timide voix prononcer ces mots :

« Eh bien sire, que faites-vous à vouloir détruire mon arbre ? Que vous ai-je fait ? Que vous a-t-il fait ? »

Affolé, Lionel regarda de tous les côtés : personne. Sur la forêt pesait un silence angoissant. Cela ne pouvait être... Si, c'était le rossignol qui avait parlé de sa voix mélodieuse. Lionel se crut fou, et, dans sa folie, il répondit :

« Cet arbre est aussi bien le mien que le tien. Ôte-toi de la branche. »

Puis le silence régna de nouveau dans la forêt verdoyante. Lionel fut soulagé : sa folie était passagère. Subitement, il entendit encore le chant du rossignol :

« Sire, cet arbre n'appartient ni à moi ni à vous, il appartient à la nature, dont nous faisons partie. Coupez-le et vous me coupez, moi, et la forêt entière avec. Coupez-le et vous coupez une partie de vous avec ! »

Cette remarque ne manqua pas d'irriter Lionel qui, fou de rage, descendit le vieil arbre en quelques coups de hache. Il rétorqua violemment :

« Et bien, cet arbre n'est à nul autre que moi, car je l'ai coupé. Qu'as-tu à dire, petit prétentieux ? »

— Je dis, siffla le rossignol, que la forêt vous a trop donné et que vous avez trop pris. »

Et il disparut comme il était venu, laissant Lionel bouche bée.

Il avait déliré, et le rossignol ne venait que de son imagination, il en était certain. Une partie de sa conscience se sentait-elle obscurément coupable ? Il chassa toutes ces idées de sa tête et reprit le chemin du retour en chargeant le grand pin sur sa charrette. Dans la prairie, le ciel était beau et son bleu abritait un soleil flamboyant qui brûlait à son zénith. L'herbe frémissait au toucher du vent et les fleurs sauvages s'étendaient à perte de vue. Quand Lionel arriva chez lui, quelques nuages emprisonnaient déjà les rayons du soleil, et bientôt, ils formaient un épais rempart gris autour de lui. Il allait pleuvoir.

Pendant la nuit, un violent orage éclata. Un vent meurtrier déferlait sur les arbres et les fleurs, une pluie abondante battait sur la boue et délogeait les rivières de leur lit. Le tonnerre grondait de toute sa voix et les éclairs déchiraient le ciel.

À l'aube, quand Lionel se leva, éveillé par les premières lueurs, le temps s'était calmé et il pouvait entendre le calme et la paix du matin. Et comme chaque matin, il enfila sa chemise, son bonnet, ses bottes et partit la hache à la main.

Lorsqu'il ouvrit le seuil de sa porte, Lionel découvrit un monde nouveau, que ses grands yeux verts n'avaient jamais vu, alors ils perdirent leur couleur émeraude et s'emplirent de désespoir et d'incompréhension. Voici ce qu'il vit alors. Le ciel était gris et fade, et le soleil, perché au-dessus de ce triste portrait était blanc et épuisé. La prairie dévastée ne dégagait plus son harmonie habituelle et n'était plus qu'une vaste étendue de plantes mortes, percée de flaques d'eau croupissante. Au loin, les

grands arbres de la forêt avaient perdu leur majesté et, après une longue bataille contre la pluie et le vent, avaient fini par tomber, déracinés. La rivière, autrefois fraîche et miroitante, avait vomi son eau hors de son lit en un tas de boue sale.

Lionel était hagard, perdu dans la confusion, quand une colombe fit subitement son apparition et se percha sur la porte. Aussitôt il s'exclama :

« Toi la colombe, oiseau du paradis, je t'en prie, dis-moi où sont passés la prairie verdoyante et les oiseaux heureux, pourquoi l'herbe et les feuillages ne fredonnent-ils plus ? Pourquoi le soleil n'est-il plus ardent, ni le ciel pur ? Pourquoi la rivière ne fait-elle plus entendre sa voix chantante ? »

L'oiseau considéra quelques instants l'homme éperdu puis répondit dans un trille :

« Et bien je vais te répondre : Nature donne mais elle reprend, car elle ne durera pas toujours. Mieux vaut qu'elle meure d'elle-même que de ta hache. Tu privas la nature de son bois et elle te prive de ton bien. La nature chantait pour toi, dansait autour de toi et te donnait la vie, mais tu n'y as guère prêté attention. C'est une triste chose de songer que la nature parle et que le genre humain n'écoute pas. »

Lionel demeura figé, anéanti. Il avait compris trop tard, comme beaucoup d'autres après lui.

| 2<sup>e</sup> prix

CATÉGORIE > 5<sup>e</sup> / 4<sup>e</sup> / 3<sup>e</sup>



**Yuna Chemali**

Classe de 3<sup>e</sup>

Grand lycée franco-libanais -

Mlf- Achrafieh

Beyrouth

Liban

## *Entre haine et amitié*

Pourquoi es-tu venu sur notre planète ?

Julien me posait cette question tous les jours depuis quatre ans. Je ne lui répondais jamais. Sa question me ramenait vers un passé que je voulais oublier.

« Fais-moi confiance.

J'hésitais.

— D'accord, mais tu ne me verras plus jamais de la même façon...

— En l'an 2643, il y eut une invention qui eut un impact sur ma planète et engendra de grands changements. Mon père avait créé une arme révolutionnaire : le pistolet à aspiration. Il aspirait l'énergie vitale de ce que l'on visait. Injecter cette énergie à quelqu'un était le plonger dans un bain de jouvence. Il pouvait vivre très longtemps. On décréta pouvoir aspirer l'énergie des végétaux et animaux, leurs vies n'étant pas aussi précieuses que les nôtres. Cette arme bouleversa le monde et se propagea sur Matrix. Une aire nouvelle commençait. Ce vent de folie créa une nouvelle société. La population se divisa en deux, certains étaient enchantés et heureux, d'autres étaient contre ce genre de

manipulation. Malheureusement, ces écologistes, en minorité, furent chassés des villes. Ils s'installèrent dans les forêts pour se protéger.

Mon père, A. Bovel, devint bientôt président et décréta qu'on pouvait désormais utiliser le pistolet à aspiration contre ces

"Amis de la Nature". Ils seraient dorénavant considérés comme des animaux... De plus, c'étaient des proies de choix, leur énergie étant de loin supérieure. J'avais l'immense privilège, malgré mon jeune âge, d'avoir un pistolet à aspiration, et je m'en servais bien.

Un jour, je me hasardais dans la forêt à l'affût de "gibier", quand je sentis une présence dans l'arbre devant moi. Je tenais fermement mon pistolet. C'était sûrement un de ces écolos. La vie dans la forêt avait fait d'eux de farouches guerriers, rapides et extrêmement rusés, presque des magiciens dans l'art de la guerre. Il fallait se méfier, mais si j'arrivais à aspirer une vie, les bénéfiques en seraient énormes : c'était une énergie de bonne qualité, pleine de force et de vitalité. De plus, je débarrasserais le monde de ces "vermines" !

Pendant, il y avait de quoi avoir peur, ces fous avaient déjà tué des chasseurs de vies comme moi. Nul ne savait comment ils faisaient pour abattre nos hommes qui étaient munis de l'arme la plus sophistiquée. Petit garçon, je n'étais pas de taille à affronter un de ces guerriers Verts. Celui-là devait être aussi grand et fort qu'un chêne, aussi habile qu'un singe. Sauvage et cruel, il m'agripperait et me sauterait au cou, m'arracherait des lambeaux de chairs avec ses dents et me ferait vivre un véritable supplice jusqu'à l'agonie et je mourrais finalement sous ses griffes acérées. Il était encore temps de prendre mes jambes à mon cou et

de quitter cette forêt maudite. Mais je restais étrangement cloué là attendant cet adversaire inconnu et monstrueux. Avec mon pistolet, rien ne pouvait m'arriver. »

— Qui est là ?

J'avais beau me forcer, la peur résonnait dans ma voix. Le feuillage était trop touffu et je criai :

— Si tu ne descends pas, je vise l'arbre ! Pas de réponse.

Je dis alors :

— Lâche et minable monstre, montre-toi !

Je m'attendais à ce que le monstre s'élançât violemment sur moi ; au lieu de cela, pour toute réponse je reçus une pomme de pin sur la tête ! Ce geste me surprit. À qui donc avais-je affaire ?

C'est seulement à ce moment-là que je m'aperçus que mon pistolet avait disparu ! Cette arme ne devait pas tomber entre les mains des Verts ! Comment mon mystérieux ennemi avait-il fait pour me la prendre sans même que je m'en aperçoive ? Je ne le savais pas et ne le saurais jamais. Des craquements de branches, et une petite fille atterrit par terre avec l'agilité d'un chat. Elle se tourna vers moi. Nous étions enfin face à face. Elle ne correspondait pas du tout à l'image que je m'étais faite de mon ennemi.

Elle était petite et mince et devait avoir mon âge. Elle avait de longs cheveux noirs emmêlés et de grands yeux noirs et pétillants, qui scintillaient et reflétaient les doux rayons du soleil de cet après-midi d'été. Un petit nez retroussé, un sourire plein de malice et deux petites fossettes qui accentuaient son air innocent. Elle avait l'air gentil... Non ! Il ne fallait pas me fier aux apparences et me laisser bernier par son air doux et enfantin car un esprit diabolique agissait dans ce corps inoffensif. C'est ce que je croyais à l'époque...

Nous nous regardions dans les yeux, sans rien dire. J'étais sur le qui-vive. Mes mains étaient crispées. La petite fille tenait mon pistolet avec ses doigts crasseux. Je me souviens qu'à cet instant, j'ai pensé : *je fonce sur elle, lui arrache le pistolet, lui tire dessus et fonce à la maison le désinfecter.* Pourtant je ne fis rien. J'attendais. Une autre pensée vint, malgré moi, me titiller l'esprit : *sans cette guerre, nous aurions pu devenir des amis...*

La petite fille me dit :

« *Va-t'en!* »

— *M'en aller? Un Bovel ne fuit jamais!* »

La fillette ouvrit de grands yeux :

« *Tu es le fils de ce monstre! Raison de plus pour fuir au plus vite! Les nôtres te découperont en petits morceaux s'ils le savent! Allez, rentre chez toi et ne reviens plus jamais.* »

Elle me protégeait? C'était suspect. Sûrement une de leurs ruses. Je lui dis :

« *Rends-moi mon pistolet et je partirai.* »

— *Oublie-le et va-t'en!* »

Dans ma poche, j'avais mon poignard laser qui n'attendait que moi. Mais j'hésitais. Elle m'intriguait... Elle était différente des personnes que j'avais côtoyées jusqu'à présent. Je ne pus me retenir et lui demandai son nom. Elle me regarda étonnée. Pourquoi avoir entamé la conversation? J'étais tellement gêné et j'avais les joues en feu.

Surprise elle répondit :

« *Roxane, et toi?* »

J'étais heureux et lui dis de suite :

— *Pol et j'ai dix ans. Et toi?*

— *Euh... Dix ans aussi.* »

Je sentis un goût amer et désagréable dans ma gorge. Nous discussions comme si nous étions amis. J'étais dans une situation délicate et me sentais mal à l'aise.

« Ça ne va pas? Tu es tout pâle! dit-elle. Tout à coup, elle se raidit et me chuchota :

— Vite pars, quelqu'un approche ».

Le ton grave qu'elle employa me décida à abandonner mon pistolet et à déguerpir au plus vite, mais j'étais submergé par un doute soudain et je dis honteux :

« Quel est le bon chemin?

— Tu t'es perdu! fit-elle, un brin moqueuse.

— Non, j'ai oublié quel chemin prendre! »

Elle soupira, puis me fit signe de la suivre sans faire de bruit. Elle m'entraîna alors dans un labyrinthe d'arbres. Savait-elle vraiment où elle allait? Mais j'étais mal placé pour lui faire des remarques.

« J'ai pris un autre chemin plus long et plus discret, l'autre est trop risqué. Tu peux facilement te faire prendre. »

On marcha cinq minutes sans parler.

« Tiens, me dit-elle en me tendant mon pistolet.

— Tu... tu... me... le... donnes? dis-je si lentement.

— Oui. Ton père est un malade mental. Tu risquerais des ennuis si tu ne le rapportes pas. »

J'étais abasourdi. J'articulais lentement :

« Tu me le donnes?!

— Je te le rends!

— Tu n'as pas peur que...

— Que tu me tues? Je te fais confiance, tu ne me ferais pas ça, n'est-ce pas Pol?

- Non ! Bien sûr que non ! Je te le promets.
- Il faut me promettre de ne plus revenir ici.
- Euh... Oui. Mais tu es sûre ? Je serai armé...
- Pourquoi tu hésites tant ? »

Je ne le savais pas moi-même... C'était très étrange... Roxane était bizarre. Elle était très belle et généreuse et dégageait une aura positive. Cette fillette inspirait la confiance. J'étais troublé. Je me demandais pourquoi elle me faisait confiance puisque nous étions des ennemis.

« Pourquoi m'aides-tu ?

— Normal, il faut s'entraider ! » dit-elle comme si c'était évident. Décidément cette fille était étrange !

« Oui, entre amis, mais... enfin tu te mets en danger. Ce n'est pas logique !

— Je ne te considère pas comme mon ennemi. Avant, nous vivions en paix. Bien sûr il y avait des problèmes, mais pas cette haine profonde et continue. Ça m'horripile de nous voir nous entretuer avec tellement de rage et de cruauté. C'est absurde. Nous faisons partie de la même espèce !

— C'est à cause de vous que le monde va mal.

— Non ! Vous êtes des sauvages ! Vous privez la faune et la flore de vie sans aucun scrupule. Vous êtes en train de détruire Matrix. Vous ne pensez pas aux générations futures, à nos enfants et aux vôtres ! Tout cela pour vivre plus longtemps ! Peu vous importe de détruire la vie d'autrui, tout ce qui compte pour vous c'est égoïstement la vôtre. »

Elle était sur le point d'éclater en sanglots. Elle battit des cils pour refouler ses larmes. Cette petite fille était courageuse, elle m'impressionnait. De plus, je savais au fond de moi qu'elle avait raison. Elle poursuivit :

« Ton père est un monstre et un lâche ! Il fuit la mort en l'imposant

aux autres. Qui est-il pour décider qui est digne de vivre et qui ne l'est pas?! À cause de lui, des milliers d'enfants qui auraient dû grandir dans la sérénité et la paix, subissent la guerre, la cruauté, la faim, la haine, et la peur constamment. Ils doivent même faire face à la mort. Aucun enfant ne devrait subir cela! »

Je me taisais, je ne savais pas quoi dire. Elle a dû beaucoup souffrir pensais-je. L'étrange petite fille des forêts se tourna brusquement, et ses yeux fixèrent les miens d'une façon si intense que je fus saisi d'une grande émotion. Elle sourit tristement puis dit :

« C'est une triste chose de songer que la nature parle et que le genre humain n'écoute pas. Va! Je ne te déteste pas. Tu es vide. Tu me fais penser à un rocher. Les rochers sont vides, ils n'ont pas de vie et pas de sentiment. Ils se croient puissants, mais ils ne peuvent ni bouger ni avancer. Ils restent à leur place. Ils ne connaissent pas la mort puisqu'ils ne sont pas vivants. Mais ils sont là. La vie et la mort sont indissociables. L'important n'est pas la durée de la vie mais comment nous la vivons. À quoi sert une vie éternelle si c'est un éternel cauchemar? »

Roxane était plus sage que je ne l'aurais imaginé! Ce qu'elle disait était juste. Je ne valais pas mieux qu'un rocher. Je sentis un grand vide en moi, comme si une énorme vague me noyait de l'intérieur. J'avais une vie futile et inutile.

Maintenant, je suis content qu'elle m'ait dit tout ça à l'époque et qu'elle m'ait ouvert les yeux. Mais à ce moment-là, j'étais dés-stabilisé. J'étais violent et impulsif... Soudain, je brandis le pistolet vers elle... Encore aujourd'hui, j'ignore pourquoi j'avais fait cela. Je sentis le temps ralentir... Et avant même de la viser, je regrettais déjà mon geste. Je la vis pâlir d'un coup, puis s'écrouler sans un bruit. Elle était morte. Je venais de la tuer de la même façon qu'on cueille une fleur. C'était inévitable, dans ma nature, je n'avais pas

pu m'en empêcher. Moi qui avais grandi de l'autre côté, j'avais toujours tué toutes les formes de vie "inutiles" qui m'entouraient. Je prenais plaisir à sentir une fleur fanée, ou à manger un poulet que j'avais tué moi-même.

Avoir volé sans aucun scrupule la vie de Roxane. Une tristesse tranchante me traversa comme une épée. Et je me mis à pleurer de chaudes larmes salées. Je courais dans la forêt, sans savoir où j'allais. Laissant le corps inanimé derrière moi, je jetais le maudit pistolet. J'espérais que des Verts me trouvent et me tuent. C'est tout ce que je méritais ! C'est à cause de gens comme moi que le monde souffre. Je l'avais tuée ! Pourquoi ? J'étais un monstre. Comme mon père. Comme toutes les personnes qui m'entouraient. La guerre, la haine, et l'égoïsme ont tout durci, même mon cœur d'enfant. Les préjugés et les stéréotypes qui se sont immiscés en moi dès mon plus jeune âge m'ont poussé à tuer mon... amie ? Peut-être ma seule et véritable amie.

Une semaine plus tard, je pris une décision mûrement réfléchie. Je ne voulais plus être un rocher. Je voulais être un véritable être humain et me purifier. Je partis pour la seule planète qui n'avait pas été touchée par cette folie. La Planète Bleue, la Terre si belle.»

Julien me regarda avec de grands yeux. Il ne savait pas quoi dire. Il ne s'attendait pas à ce que j'eus un tel passé.

« Je suis venu ici pour redevenir un enfant. »



| 3<sup>e</sup> prix  
CATÉGORIE > 5<sup>e</sup> / 4<sup>e</sup> / 3<sup>e</sup>



***Inès Benanni Dakhama***

*Classe de 4<sup>e</sup>*

*Groupe scolaire OSM*

*Louis Massignon*

*Casablanca*

*Maroc*

## *Les souvenirs de mon enfance*

Je me souviendrai toute ma vie de ce paysage merveilleux que je contemplais lorsque j'étais enfant. Chaque après-midi, je me perdais devant la vue si troublante qui se trouvait devant moi. Je me postais assidûment au même endroit, à la même heure, attendant mon père qui finissait sa journée de travail. Il était ouvrier dans une raffinerie de pétrole se trouvant près des côtes. Mon père travaillait durement pour subvenir aux besoins de notre famille, j'avais six frères et sœurs et ma mère ne pouvait pas s'occuper de tout le monde en même temps ; j'avais donc décidé de m'effacer pour ne pas trop la déranger. Cet endroit unique à mes yeux était mon repère secret, je m'y sentais vivante et libre. Vers la fin de l'après-midi, le soleil se couchait, il était d'un orange si intense qu'il emplissait mon cœur d'une chaleur douce et apaisante. Le ciel bleu se teintait peu à peu de couleurs chaudes qui annonçaient la fin de la journée. Le vent frais de la nuit venait me caresser le visage, mon cœur s'emballait, j'avais l'impression d'être une plume légère emportée par la brise. L'odeur iodée de la mer, mêlée au doux parfum de la fleur d'oranger me procurait un bonheur infini. La mer, quant à elle, si douce et frénétique à la fois, se déchaînait contre

les falaises. De temps en temps, je me risquais à plonger mes pieds dans l'eau glacée, glissant mes orteils sous le sable, tout en observant au loin l'horizon, imaginant ce qui se cachait au-delà de cette vaste étendue d'eau. Je me demandais constamment si le monde avait d'autres trésors cachés à nous offrir. Au crépuscule, mon père venait me chercher : c'était notre petit rituel.

Mais un jour pluvieux de décembre, alors que le ciel gris et nuageux cachait le soleil, la mer houleuse commença à se déchaîner contre les rochers. Trempée, je courus m'abriter sous un grand arbre qui me protégea partiellement de cette pluie torrentielle. Alors que je profitais de l'incroyable spectacle des éléments déchaînés, une explosion retentit. Elle ne pouvait provenir que de la raffinerie. Je restai immobile, tout mon corps tendu, à l'affût. Je ne pus m'empêcher de penser au pire. Cependant la pluie s'était calmée et une étrange et inquiétante fumée apparut au loin. Affolée, à la vue de ce nuage noir et dense, après plusieurs minutes, je m'effondrai face à ce désastre ! D'immenses flammes démolissaient, avalaient les cheminées gigantesques de l'usine. Des cris stridents et terrifiants émanaient du bâtiment. Des hommes immolés par le feu couraient dans tous les sens. Les fumées toxiques m'étouffaient. Je suffoquais devant cet abominable incendie : c'était un véritable enfer ! De jeunes ouvriers qui essayaient en vain de calmer l'inferral brasier, m'ordonnèrent de m'en aller.

En effet, cet endroit était trop risqué pour moi, mais j'avais le pressentiment que mon père était prisonnier de ces flammes. L'un des ouvriers vint près de moi et me persuada de retourner auprès de ma famille. Le cœur lourd, je m'en allais, accompagnée de ce dernier. Je lisais dans son regard un sentiment d'impuissance et d'effroi face au sinistre.

Trois jours passèrent et nous n'avions toujours pas de nouvelles de mon père ! Nous avons appris que l'explosion d'un pétrolier près de la côte, était à l'origine de cet atroce incendie. Une immonde marée noire visqueuse et cauchemardesque avait atteint les côtes. De pitoyables cadavres d'oiseaux marins se comptaient par milliers, l'odeur nauséabonde qui émanait des dépouilles prisonnières de ce liquide noirâtre empoisonnait cet endroit, laissant place à un abominable cimetière marin. Ce paysage que je chérissais tant déperissait devant mes yeux...

Je vécus longtemps avec le souvenir de ce paysage qui berçait mon enfance mais maintenant la vie est rude. Malheureusement, ce genre de catastrophe est devenu assez courant et n'attire plus l'intérêt des médias. Prise par une quinte de toux, ma grand-mère, allongée sur son lit d'hôpital, me serrait la main de toutes ses faibles forces. Elle me semblait chagrinée : cela devait avoir un lien avec ce souvenir d'enfance qu'elle venait de me raconter. Au début, elle semblait si heureuse et nostalgique, en me décrivant ce vieux port marocain où elle avait grandi. Mais quand vint le moment de me parler du terrible incendie, son sourire s'effaça. Elle semblait terrifiée et continuait de me fixer du regard puis prononça une phrase que je n'oublierai jamais :

« C'est une triste chose de penser que la nature parle et que le genre humain n'écoute pas. »

Soudainement, ma grand-mère fut prise de violentes convulsions. Désespérée, je prévins les médecins. Munis d'instruments de toutes sortes, accompagnés d'infirmiers, ils m'ordonnèrent de quitter la chambre immédiatement. Je pleurais à chaudes larmes. Je ne comprenais rien : ma grand-mère gesticulait dans tous les sens comme en transe. C'était bien la première fois que je ressentais ce

genre d'émotion. J'étais terrifiée. Une infirmière me pria de m'installer sur une chaise au bout du couloir mais je ne pouvais me résoudre à l'abandonner. Je pris l'initiative de m'asseoir par terre, contre le mur près de la porte de sa chambre. Étrangement ses paroles me revinrent à l'esprit! À quoi faisait-elle donc allusion en me disant cela? Après une longue réflexion, je compris enfin le message qu'elle voulait me délivrer, avant de partir, à moi, la nouvelle génération.

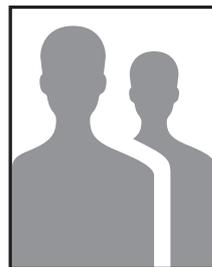
De nos jours, ces paysages n'existent plus. Il est malheureusement trop tard pour sauver notre écosystème : la faune et la flore, autrefois si diverses et riches ne le sont plus. Aujourd'hui, nous ne pouvons qu'imaginer cette nature, jadis si luxuriante et si belle. Nous n'avons pas réussi à la préserver car nous étions trop occupés à la détruire. Elle essayait de nous alerter à travers ces changements climatiques, le dérèglement des saisons, la fonte des glaces, l'augmentation considérable du niveau des eaux et du nombre inquiétant d'espèces vivantes qui dépérissaient chaque année. Malgré tous les appels de détresse que nous adressait notre mère Nature, l'Homme restait sourd et aveugle, détruisant tout ce qu'il y a de plus beau sur cette planète, exploitant à l'infini les ressources si précieuses de la nature, pensant qu'elles sont inépuisables. Enfin, lorsque l'homme prit conscience de l'ampleur des dégâts causés par son ignorance, il était malheureusement déjà trop tard.

Brusquement, un son perçant provenant de la chambre de ma grand-mère, m'extirpa de mes pensées. Mes yeux se rivèrent sur l'écran auquel elle était reliée : la courbe de l'électrocardiogramme disparut, cédant place à une ligne continue...



# *Prix d'Écritures collectives*

CATÉGORIE > 5<sup>e</sup> / 4<sup>e</sup> / 3<sup>e</sup>



***Les élèves de 5<sup>e</sup>***

*du collège Beaumarchais*

*(Paris, France)*

*et du collège français Jules Verne - Mlf*

*(Tenerife, Espagne)*

## Murmures, chhhhht!

Dans la ville d'Anobi, tous les immeubles étaient gris et sombres. La ville était bétonnée et irrespirable pour les hommes. Ils étaient obligés de porter, quand ils sortaient, des masques à oxygène, lourds et désagréables. Seul un grand saule pleureur survivait, rabougri et sec. Tous les autres arbres mouraient petit à petit. La ville se dégradait. Les rues se fissaient. De nombreux nuages s'entassaient au-dessus de la ville et empêchaient les rayons du soleil de laisser filtrer la lumière.

Lucie lança des appels au secours pour la Nature. Avec son association, *La beauté verte*, elle distribua des tracts partout dans la ville et organisa des manifestations. Mais José-Hubert, le maire de cette ville s'opposa à toutes ces actions qui lui barraient la route pour accéder au pouvoir présidentiel. Il voulait exterminer la nature en coupant toute trace de vie végétale pour construire plus de bâtiments, d'usines et de centrales nucléaires. Il était soutenu par une majorité de la population et ce qui embêtait le plus Lucie, c'est que ses parents soutenaient les projets du maire.

Vendredi après-midi, Lucie revint chez elle plus tard que d'habitude. Elle voulait échapper à toute question et s'enfermer

vite dans sa chambre. Mais cela ne put pas être possible, elle se retrouva face à face avec sa mère.

« Tu vas où jeune fille ? Tu ne bouges pas d'ici jusqu'à ce que tu m'expliques ton retard. Tu as été punie n'est-ce pas ? »

C'était vrai, elle le savait, elle avait été punie pour avoir insulté le proviseur et discuté ses décisions. Lui aussi soutenait le maire. C'était vrai qu'elle s'était fait gronder, mais elle avait aussi connu de nouveaux amis dans la salle de punition, Julie, Xander et Hugo, des amis importants qui changeraient sa vie dorénavant.

Elle se tut alors et dut accepter la punition donnée par ses parents : elle ne pourrait plus diriger l'association *La beauté verte*. Bon, ça c'était ce que disaient ses parents, elle n'allait pas y renoncer, elle continuerait sa lutte et, en plus, ses nouveaux amis l'aideraient.

Le lendemain matin, elle partit vers l'école le plus rapidement possible, cela lui permettait de se réunir avec Julie, Xander et Hugo. Ses amis l'attendaient au bout des escaliers de l'école, ils faisaient partie de l'association *La beauté verte* maintenant. Une fois rassurés de ne plus être observés, ils rentrèrent dans l'école où ils purent enlever les masques à oxygène pour mieux s'entendre.

« J'ai une bonne idée moi, communiqua alors Julie, mais c'est risqué...

— Arrête tes histoires et raconte, la coupa Xander.

— Bon, pour la réalisation on se donnera le temps d'une demi-journée, deux d'entre nous iront visiter la mairie aujourd'hui à la première heure, les deux autres distrairont le prof de telle sorte que l'absence ne soit pas notable. Dans la mairie, ils chercheront des informations sur les plans du maire, ils fouilleront

son bureau. Il faut qu'on soit en avance sur ses actes pour pouvoir bien réagir.

— Bonne idée Julie, je crois que tu devrais y aller, opina Lucie, car moi je ne peux pas y assister, le maire me connaît déjà.

– Je l'accompagnerai alors, s'offrit Xander.

– D'accord mais faites bien attention, moi je ferai de mon mieux », dit Hugo.

La stratégie était vraiment difficile mais ils étaient décidés à l'accomplir avec succès. Dans la salle de classe, les choses se compliquèrent pour Hugo et Lucie, pendant l'appel, le professeur demanda :

« Il y a alors deux absents...

— Non monsieur, c'est que Julie et Xander sont en train de parler avec Madame Grobignon sur l'œuvre de théâtre, dit rapidement Hugo.

— D'accord. J'espère qu'ils arriveront tôt. »

Heureusement, en première heure, ils avaient cours avec Monsieur Dupond, qui était maladroit et avait la tête toujours dans les nuages, ce qui lui fit oublier les absents rapidement.

Pendant ce temps, dans la mairie, Xander et Julie ne pouvaient pas être plus relax, ils avaient réussi à emporter l'agenda du maire, qui reposait tranquillement dans une des poches de son manteau dans son bureau. Julie avait donc occupé le maire avec des phrases comme *Je suis votre fan n°1!* ou *Vous êtes magnifique!* pendant que Xander s'était faufilé dans son bureau, prenant l'agenda. Il était sorti en compagnie de Julie. Le plan parfait!

Maintenant, leur objectif était d'arriver à l'école avant la récré, car les portes de celle-ci se fermaient alors à clé.

Du côté des deux amis restés au collège, comme si elles n'étaient

pas déjà suffisantes, les difficultés augmentèrent. Le cours suivant était EPS, ce qui voulait dire qu'il serait donné par Madame Lefebvre, une prof de très mauvais caractère et très sévère. Le cœur de Lucie battait à mille par seconde, comment allaient-ils, elle et Hugo, s'en sortir pour simuler l'absence de ses amis maintenant et avec une prof aussi féroce? Juste au moment où elle avait les pensées les plus pessimistes, une idée lui vint à l'esprit, leur problème était le cours qui venait ensuite mais... que se passerait-il s'il ne pouvait avoir lieu? Cette idée lui passa à travers la tête comme une fusée, elle devait réagir vite pendant l'interclasse, maintenant, dans cet instant, et elle réussirait.

Elle exécuta alors son plan et alla en courant dans le terrain de sport où la classe allait se dérouler et alluma, sans le penser deux fois, les arroseurs automatiques et, en quelques secondes, l'herbe était si glissante que ça aurait été dangereux de courir là-bas. En plus, ils s'étaient éteints juste à ce moment-là, quand la prof arrivait, juste à ce moment-là aussi, elle vit apparaître avec de la fatigue mais notamment souriants, ses amis Julie et Xander.

Comme on pouvait l'imaginer, ils n'eurent pas cours de sport et restèrent en récré pendant une heure. Ceci donna le temps aux quatre amis de parler de la situation.

« Alors qu'est-ce que vous avez trouvé? demanda Hugo impatient.

— Regardez ça! » dit Xander.

Tous les regards se tournèrent vers les blanches mains de Julie. Elle soutenait un petit agenda rouge avec de nombreux post-it ici et là et une couverture couleur vermeil dégradée. Elle commença alors à passer les pages lentement jusqu'à arriver à une page avec la date du lendemain.

- 16 novembre

Préparer le projet saule pleureur pour le mettre en marche.

Ils restèrent tous bouche-bée en regardant la page, mais ils pensaient tous la même chose. Depuis tout ce temps même, avec la pollution, le saule pleureur avait survécu pour continuer à produire du dioxygène et comme ça oxygéner les habitants d'Anobi. Pendant toutes ces années, il avait lutté pour eux et maintenant le maire voulait le détruire.

Lucie tourna la page de l'agenda et découvrit sur la page du dimanche quelques mots qui en disaient long!

- Samedi 17 novembre

~~Saule pleureur~~



9h : Jogging

13h : Meeting - Bûcherons : 0777777777777777

14h : Gaz toxiques pour étouffer l'arbre

15h : Déraciner, broyer, couper, empoisonner, brûler

16h30 : Devant la cheminée géante avec tous mes électeurs!

Lucie s'arrêta de lire, horrifiée.

Vite, il fallait agir.

Le quatuor s'organisa de la manière suivante :

- 1 - se rendre auprès de l'arbre
- 2 - protéger l'arbre en faisant une ronde
- 3 - chanter en l'honneur de la nature
- 4 - quoi qu'il arrive, ne pas céder! Et crierrrrrrr!

Ils firent passer des messages à tous les élèves du collège. Ils envoyèrent des SMS, snaps, skype aux étudiants du lycée Jules Verne de Tenerife et aux collégiens du collège Beaumarchais de Paris pour qu'ils se joignent à eux. L'union fait la force.

Ils se donnèrent rendez-vous à 6h pétantes.

Pas le temps de raconter ni l'intérêt d'ailleurs de préciser que les quatre adolescents rentrèrent chez eux, la boule au ventre mais déterminés à agir. Ils firent semblant d'être heureux, calmes et fatigués par le rythme intensif du cours d'EPS. Ils se couchèrent mais ne dormirent pas de la nuit et sans faire de bruit, alors que leurs parents rêvaient déjà à la grande fête organisée par le maire, les jeunes sortirent de la maison. Ils arrivèrent auprès de l'arbre. Celui-ci devait sentir sa fin venir. Il s'était affaissé et semblait souffrir. Ils s'approchèrent de lui et caressèrent son écorce, doucement. Ils entendirent alors une respiration et puis des soupirs et puis des mots, d'abord dans une langue inconnue. Julie se demandait si elle rêvait éveillée mais en regardant ses camarades, elle vit qu'ils étaient effarés. Eux aussi entendaient l'arbre parler :

« C'est une triste chose de songer que la nature parle et que le genre humain n'écoute pas ».

L'arbre parlait. L'arbre ressentait. L'arbre comprenait. Émus, les enfants se mirent à pleurer. Le monde affluait. Et c'est dans un silence profond qu'on entendait les paroles de l'arbre frémir, et le bruissement des mots emplir le cœur de tous les habitants qui s'approchaient. Sans que personne ait besoin de parler, chacun se prit la main et une immense ronde interplanétaire se composa autour de l'arbre. Aux collégiens et aux étudiants se joignirent beaucoup de monde. On vit arriver Tenerife, Paris, El

Jadida... On vit les sages des villages et les philosophes des villes.  
On vit les bûcherons arriver. Et on vit le maire arriver.

Tous semblaient hypnotisés par le chant du saule pleureur.  
José-Hubert s'approcha de lui et lui demanda de lui pardonner.  
L'arbre ouvrit ses branches et enlaça le maire qui, contre toute  
attente, sortit un couteau et le planta dans le tronc.

Il y eut les cris, le sang, la sève, le remords.

Il y eut le réconfort.

Il y eut une pousse, puis deux.

Il y eut Lucie et sa récompense.

Il y eut le vert, les lianes.

Il y eut les feuilles.

Il y eut la brise dans les cheveux.

Il y eut la joie, la forêt, les amis réunis, la pluie, la vie, le soleil...  
et puis Rien.



CONCOURS EN LANGUES  
FRANÇAISE ET ARABE

CATÉGORIE > Lycée



*Le grillon tient dans le creux  
de la main mais on l'entend  
dans toute la prairie.*

| PROVERBE CAMEROUNAIS ”

# 1<sup>er</sup> prix

CATÉGORIE > Lycée



**Ferdinand Guillaume**

Classe de T<sup>le</sup> Es

Lycée Charles de Gaulle

Dijon

France

## *Le chant du lac*

Le champ était noir de soleil. On n'entendait que les dos se courber et les doigts craquer. Les corps bruns remuaient machinalement, comme engourdis, dans une somnolence collective. On aurait dit une vague, la même que celle qui guida leurs bateaux jusqu'aux Amériques. Une vague ébène aux yeux blanc coton. Ils travaillaient comme des machines parce qu'ils n'étaient bons qu'à ça, sous-hommes, race inférieure, ils ne pouvaient être que cela. Les cheveux rasés pour les mâles, attachés pour les femelles, les pieds enchaînés pour les plus féroces, on les entassait dans des dortoirs communs, dormant sur le sol, ne faisant plus qu'un, un récupérateur à coton; achetés à prix d'or, ils étaient l'or noir qui ramassait l'or blanc.

Un fouet coupe le vent, il claque et découpe le dos d'un sous-enfant. Une larme de sang coule sur ses vertèbres. Une larme de colère coule sur sa joue. Il retient sa douleur, ne crie pas, emprisonnant sa rage dans son poing. Il se retourne. Ses yeux pleins de mort plongent dans ceux de son propriétaire. L'un d'eux mourrait, tué par l'autre.

« Petit, chuchota une vieille résignée, rappelle-toi ceux qui

ont déjà essayé. Petit... ne fais pas ça, on est déjà trop nombreux à être tombés. »

Elle avait lu en lui, et comme elle lui parla dans sa langue natale, il l'écouta. Il essaya les menaces qui avaient maquillé son visage creusé par la faim et courba l'échine pour reprendre son travail. Un jour, il le tuerait, oui, il se l'était promis, un jour, il le tuerait. Du coin de son œil humide, il regarde celle qui a sauvé sa vie de machine. Elle déposait chaque fleur avec tendresse, comme si chaque fleur qu'elle déposait dans sa hotte tressée était un souvenir africain auquel elle disait adieu.

Ses souvenirs à lui, il savait qu'il ne les oublierait jamais. On n'oublie pas l'Afrique. On n'oublie pas la liberté en prison. Pour être sûr qu'ils ne le quitteraient pas, il vivait dedans pendant son travail. Il revoyait les chèvres brouter l'herbe sèche, l'enclos dans lequel il se glissait pour leur faire peur. Mais lui, plus tard, il voulait être pêcheur. Le soir, il allait au bord du lac, s'asseyait sur une butte de terre rouge et il ouvrait les yeux. Il regardait les adultes, aux corps secs, longs et musclés ramener de toutes leurs forces des filets aux mailles transparentes. Les écailles dorées des poissons piégés prolongeaient les rayons fatigués du soleil qui se traînaient sur les eaux calmes. Les flamants roses s'en-voaient pour éviter les pierres que le gamin leur lançait alors que les grillons de la berge chantaient moins fort une berceuse pour l'Afrique. Combien de temps était-il resté assis dans la terre rouge à regarder le lac, à s'imaginer dans son bateau, jetant ses filets au réveil frileux du jour ? Sur son bateau, il aurait été libre. Il serait allé là où la nature aurait voulu qu'il aille. Elle l'aurait guidé vers ce qu'elle a de plus beau. Elle lui aurait donné son poisson, il lui aurait donné sa vie.

Sa mère n'aimait pas qu'il aille près du lac. Elle avait vu des bêtes en sortir, emmenant à la force de leurs mâchoires puissantes, des gazelles, des chèvres et même des hommes au fond du lac. Mais que pouvait-elle faire ? Il aurait été monstrueux d'enchaîner son fils. Alors elle le grondait faussement quand il rentrait les habits décorés de fine poussière rouge. Le petit noir parmi les noirs ne se rappelait que la voix de sa mère. Il l'entendait, elle chantait. Elle chantait pour protéger son sommeil des mauvais esprits. Elle chantait pour qu'il soit heureux. Elle chantait parce qu'elle était heureuse. Cette voix heureuse résonnait en lui pendant son labeur, elle accompagnait l'envolée des flamants roses sur le lac miroitant les rayons fatigués du soleil doré dans la berceuse des grillons. C'était ça l'Afrique. C'était ça l'Afrique, et il était Africain. Un jour, quand il aura tué son maître, il retournera en Afrique, quand il aura tué son maître, il quittera à jamais l'Amérique.

On l'y avait emmené en bateau. Ce n'étaient pas les bateaux pour pêcher. C'était un bateau-prison dans lequel on les avait enfermés. Ils étaient beaucoup, mais ils étaient de moins en moins. Ceux qui ne s'habituèrent pas aux chaînes s'habituèrent au fouet. Lui ne s'était accommodé ni de l'un ni de l'autre. Quand les autres parlaient ou pleuraient, il grattait. Il grattait de ses ongles qui poussaient au fil des mois. Il grattait la coque pour passer un œil au dehors. Il espérait revoir les flamants roses s'envoler sur les eaux calmes de son lac doré. Mais ses ongles se cassaient sur des planches trop dures et jamais il ne revit pareil paysage.

Dans la plantation noire de soleil, l'enfant pleurait, cachant ses larmes de celui qui l'avait acheté. Il repensait au lac, il entendait la voix de la mère. La vieille, du coin de son œil de lasse

négresse, lisait en lui toute sa détresse. Elle savait ce qu'il ressentait. Alors elle entrouvrit sa bouche d'où sortit le bruit d'un grillon. Le bruit était faible, timide mais il parvint à une autre esclave. Elle fit de même. Toujours faible, le bruit se propageait, grossissant, bondissant, de fleur en fleur, de plant en plant, de rangée en rangée. Les uns après les autres, les sous-hommes entrouvraient leurs lèvres et devenaient grillons, et bientôt ils furent cent, à chanter les paysages de leur lointain continent. Les machines s'étaient arrêtées, et le chant des grillons allait crescendo, montant au ciel, voyageant jusqu'au lac doré où les pêcheurs remontaient leurs filets. En Afrique, on dit que le grillon tient dans le creux de la main mais qu'on l'entend dans toute la prairie. En Amérique, les grillons tenaient dans une plantation mais le gamin les entendait jusque dans ses souvenirs. Alors, les joues sillonnées de larmes, il se tint droit, et au milieu des grillons, il chanta. Il chanta le lac, il chanta les flamants roses, il chanta sa mère, il chanta l'Afrique. Les grillons au son de sa voix redevinrent hommes, et ils chantèrent avec lui.

Dans toutes les plantations du pays, on entendit leurs voix. Les machines arrêtèrent de récolter les fleurs, elles levèrent leurs poings rageurs, et ensemble ils entonnèrent le chant de leurs souvenirs. Même les fouets ne claquaient plus, les oreilles blanches étaient tendues, chaque octave des mélodies larmoyantes de leurs esclaves méritant toute leur attention. Leur chant bleu de souffrance traversa les âges. Créé par les souvenirs d'un petit noir parmi les noirs, le blues marqua les hommes et leur histoire.



**2<sup>e</sup> prix**  
CATÉGORIE > Lycée



**George-Li Tourniaire**

Classe de 2<sup>nde</sup>

École française de Florence -

Mlf Lycée Victor Hugo

Florence

Italie

## *Quand la vallée se moque*

Une odeur de thé flottait dans l'air. La petite hutte dans laquelle je me trouvais avait été réchauffée pendant toute la journée par le soleil qui finissait maintenant sa descente vers un autre monde. Je sortis de ma modeste demeure et la chaleur du sable, presque rouge, transperça mes sandales. Mes padukas n'étaient pas de bonne qualité. Debout devant l'entrée, je finissais la boisson chaude que ma mère m'avait préparée pour ensuite me diriger vers le palais. Mon activité consistait à surveiller le musée personnel du Sultan Tippou. Il était composé de trouvailles de toutes sortes, provenant de tous les recoins de la planète. J'adorais cette charge, j'avais tous les jours le privilège de contempler en solitaire les œuvres qui ornaient les salles du palais. Je leur parlais, je restais des heures à les regarder et j'avais l'impression qu'une relation de confiance se créait entre elles et moi. Cependant ce soir était un soir différent. C'était un soir important. Le Sultan avait organisé une soirée en l'honneur de son nouvel objet, de son nouveau trésor. Il voulait que tous les gens importants puissent avoir la chance de s'en approcher. La cité de Mysore entière était au courant, il se doutait que certains verraient là une occasion de s'enrichir. Il fit donc appel à toute son équipe de

gardiens et en recruta même de nouveaux.

Je décidai d'arriver en avance pour repérer l'endroit où se trouverait l'épée venue d'Occident et les issues que pourraient emprunter les éventuels voleurs. Mon tour fini, je me plaçai à l'entrée du palais, en attendant les ordres. C'était généralement mon poste quand j'étais de service. D'ici, j'avais une vue imprenable sur le jardin qui devançait le château. La senteur des milliers de fleurs qui s'y trouvaient me parvenait et me faisait parfois tourner la tête. Le bruit du ruisseau m'apaisait et les ombres des arbres fruitiers me rappelaient mon enfance passée dans les champs. C'était l'endroit idéal.

J'étais perdu dans ma contemplation quand je sentis une légère pression sur ma hanche gauche. Je regardai vers le sol et découvris le visage d'une enfant. Elle semblait très jeune et son regard vert émeraude me transperça. Elle était magnifique.

« *Namaskaar\** petite, comment t'appelles-tu ? » La mignonne créature me regarda et hésita :

« Ap-sara...

— Joli nom. Quel âge as-tu ?

— 10 *saal\**.

— Dix ans ? Que fais-tu ici, tu es si jeune ! »

Apsara resta silencieuse. Je lui reposai la question et n'obtins aucune réponse. J'attendis encore quelques secondes mais elle ne parla pas. Elle commençait à m'agacer.

« Que fais-tu ici ?

— Je... me promenais dans les rues de la ville et je me suis perdue, j'ai soif.

— *Mahaan\**... Je vais te chercher de l'eau, attends-moi ici. »

À mon retour, je la vis assise par terre, elle semblait exté-

nuée. Je lui tendis la tasse en argile, elle but tout le contenu puis lança la tasse qui alla se fracasser en des centaines de fragments contre le sol blanc.

Elle resta muette un moment. Soudain elle se mit à me poser des questions, beaucoup de questions :

« *Kaise tumhaara naam kya hai\** ?

— Avkash. »

Elle eut un sourire moqueur et dit :

« Ça veut dire Espace illimité ?

— Oui, et alors ? »

Elle ignore ma question et reprit son interrogatoire :

« C'est difficile d'être gardien ?

— Non, c'est un métier assez facile.

— Même pour vous qui êtes si petit ? »

Cette remarque me piqua comme le dard d'une abeille, je décidai cependant de lui répondre calmement, de façon à cacher mes émotions :

« Le grillon tient dans le creux de la main mais on l'entend dans toute la prairie.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? me demanda-t-elle.

— Cela veut dire que les personnes apparemment les plus insignifiantes peuvent accomplir de grandes choses. »

Elle sembla réfléchir quelques instants puis changea de sujet.

« Vous aimez ce travail ? Pourquoi vous le faites ? C'est parce que vous n'êtes pas performant dans les matières intellectuelles ? »

Cette question me laissa bouche bée. Elle paraissait si peu instruite à première vue que cette formulation créait un contraste entre son apparence et son esprit.

« J'aime beaucoup mon métier et je le fais non parce que je

ne suis pas éduqué mais parce que j'aime mon Sultan et l'aider me satisfait. »

J'espérais intérieurement que ma réponse était à la hauteur de sa question.

« Vous vous battez bien ? me demanda Apsara.

— Je suis obligé de savoir me battre pour travailler ici.

— J'ai compris mais... est-ce que vous vous battez bien ?

Un peu décontenancé, je répondis d'un hochement de tête.

— Pensez-vous que je pourrais vous battre ? »

Cette question me fit éclater de rire. Quand je m'arrêtai, le son que j'avais provoqué continua à cause de l'écho et il me sembla que les bâtiments s'étaient joints à moi, qu'ils riaient eux aussi. Cependant la petite fille tint son regard insistant posé sur moi et je me rendis compte qu'elle commençait à m'ennuyer. Je décidai donc de lui répondre sur un ton brusque :

« Rappelle-toi quelque chose mon enfant, la femme n'est plus forte que l'homme que dans deux domaines : la séduction et le ménage. Allez, fiche-moi le camp, maintenant ».

Apsara me regarda longuement, assez longtemps pour m'embarrasser. Je levai les yeux au ciel, presque hors de moi et, quand je les abaissai de nouveau, elle avait disparu.

L'heure était venue pour moi d'aller travailler.

La soirée se déroula à merveille. Les invités s'amusaient et moi je surveillais. J'interceptai plusieurs personnes suspectes et en aidai une autre en difficulté. Plusieurs heures passèrent sans que rien ne se passe et j'en vins à penser qu'il n'y avait plus aucun risque de vol. Pourtant, à un certain moment, je remarquai une personne louche. Elle rôdait autour de la salle où se trouvait l'épée en regardant sans arrêt derrière elle. Je me dirigeai vers l'individu

quand le Sultan fit son apparition et vint même nous féliciter en personne. Il m'invita à boire un verre rempli d'un liquide rouge dont je me délectai. J'en oubliai le suspect.

Je commençais à m'amuser quand le cri d'une personne me ramena à la réalité :

« L'épée ! On a volé l'épée ! ».

Le temps s'arrêta net. Je ne pouvais y croire. Je restai là, paralysé sur place pendant que les invités couraient autour de moi. Ils se dirigeaient tous vers la salle de l'épée et il me fallut recevoir un verre d'eau en pleine face pour me réveiller et me précipiter à mon tour vers l'endroit où le trésor était gardé. Nous avions tous la tête levée, le regard en direction de l'ouverture dans le toit. Une corde pendait. Il était évident que le voleur s'était introduit par là mais il était impossible qu'il soit reparti par la même issue car la corde était trop haute pour l'attraper en sautant. Le premier suspect auquel je pensai fut l'homme que j'avais perdu de vue quelques minutes plus tôt. Je me mis aussitôt à le chercher mais je le trouvai lui aussi l'air ahuri par ce spectacle. Je continuais de regarder autour de moi lorsque le Sultan me sauta dessus en me criant :

« Où est-elle ? ! Où est l'épée ? ! Où est mon trésor ? ! ».

Je crois qu'il vit mon air hébété car il me lâcha pour aller vociférer contre les invités qui reculaient à son passage. Je pris quelques instants pour reprendre mes esprits et continuai ensuite mon inspection de la salle.

J'avais la constante impression que quelqu'un me regardait, que quelqu'un scrutait mes moindres gestes. Je me tournais et me retournais sans arrêt mais ne voyais rien. Je jetai tout d'un coup un regard vers l'entrée principale du palais, le lieu où je me

trouvais quelques heures auparavant, et c'est là que je le vis. Je vis un regard, un regard émeraude : le regard d'Apsara. Je restai cloué sur place. Elle me dévisageait, avec un air de défi. Un petit sourire au coin des lèvres, un sourire dont je ne pus cerner la nature. Était-elle contente de me voir, voulait-elle que j'aie lui parler? Mais c'était bien un sourire moqueur. Oui, c'était cela, un sourire de satisfaction. Je baissai lentement la tête et vis l'énorme épée qui, dans les mains insignifiantes d'Apsara, semblait beaucoup trop grosse.

Je ne pouvais presque plus bouger, tant j'étais subjugué. Sur le point de disparaître derrière les murs qui encadraient la porte, l'enfant murmura :

« Le grillon tient dans le creux de la main mais on l'entend dans toute la prairie ».

Je fermai les yeux, frappé par l'intelligence de la petite fille et, quand je les rouvris, elle avait de nouveau disparu.

Deux jours plus tard, la nouvelle du vol avait fait le tour de Mysore et j'avais perdu ma charge de gardien. Face au soleil déclinant, je repensais aux paroles de la jeune Apsara. Aussi insignifiante qu'un grillon, elle continuait pourtant à se faire entendre. Le sable me brûlait les pieds, mon thé me brûlait la langue et j'eus soudain l'impression que la vallée entière se moquait de moi.

Glossaire hindi/français

\**Namaskaar* : bonsoir

\**10 Saal* : 10 ans

\**Mahaan* : super

\**Kaise tumhaara naam kya hai* : comment t'appelles-tu?

---

**3<sup>e</sup> prix**  
CATÉGORIE > Lycée



**Meryem Khouzaimi**

Classe de 1<sup>re</sup> Es

Groupe scolaire OSM

Louis Massignon

Casablanca

Maroc

## Transe

Il écoutait les chants des grillons mais entendait des cris. Il effleurait le vent venant de la fenêtre mais les barreaux l'empêchaient de ressentir la pluie. Il contemplait l'horloge et comptait les secondes. Chaque seconde enterrait un espoir et ravivait ses plaies profondes. Et à chaque seconde il pensait :

« Comment ne pas devenir fou ? ».

Mais penser le rendait fou.

Il était allongé sur son lit blanc nuage dans un hôpital aux couleurs des ombres. Emprisonné dans une chambre, il sentait de la fumée. Au loin, le feu ravageait la campagne. De son lit en regardant par la fenêtre, il voyait tout brûler, voyait les débris s'envoler. Tout disparaissait pendant qu'un nuage plus gris que les murs de sa prison se formait. Le temps d'un de ses instants qui dure une vie, rien ne bougea plus. Tout s'arrêta. Le temps d'un de ses instants, où les gens croient être au bout de leur vie, allongé sur son lit, il écoutait les battements de son cœur.

Dehors, des larmes et des pleurs perçaient la neutralité de l'hôpital. Des cris et des douleurs troublaient le silence des morts-vivants. Pendant ce temps-là, il restait allongé sur son lit

comme si les bracelets autour de ses poignets et de ses chevilles lui en laissaient le choix. Yanis rêvait d'un monde où le vent propagerait les chants des grillons en chassant le silence, où la pluie dissiperait les cris en éteignant le feu, où l'horloge oublierait les secondes et guérirait ses plaies. Il rêvait mais ne s'évadait pas. Il rêvait mais cela ne l'inspirait pas. Il rêvait mais cela ne semblait pas suffire parce qu'au fond de lui, il était conscient que ce n'était qu'un rêve.

Frustré par son impuissance, il s'obstinait à croire qu'il n'était sujet d'aucune souffrance, alors il souriait.

« Il est fou, disait-on, c'est pour ça qu'il est là », répétaient les autres, comme si les voix dans sa tête ne lui suffisaient pas. Certes, sourire en plein enfer était anormal. Mais alors? Que faire? Pleurer... c'était interdit; crier... on allait l'enfermer encore plus dans la camisole; parler... personne ne l'écoutait de toutes façons. Il souriait, pensant que cela montrait qu'il allait bien mais il aurait dû deviner que dans ce monde à part, dans cette prison aux tours noires, sourire était un acte de folie. Toutefois, heureusement qu'on le prenait pour un fou, sinon son sourire aurait été un acte de rébellion! Les humains dans cet endroit ont une curieuse manière de se comprendre mutuellement et une manière encore plus étrange de s'entraider. À croire que cet endroit faisait des humains autre chose que des humains. Oui, l'enfer dans cet endroit avait laissé place à une autre humanité.

En somme, tout était anormal dans cet hôpital fait pour rendre les fous *normaux*. Tout sauf la nature. Cette mère nature rebelle continuait d'être elle, de témoigner, d'être éternelle. Les grillons y chantaient, les oiseaux y volaient, les plantes y poussaient et le ciel avait chassé la noirceur du feu aussi vite que la

pluie l'avait éteint. La nature prenait soin de ses patients. C'est pour cela qu'il souriait. Il souriait pour pouvoir avoir sa petite pause à la prairie. Il souriait pour avoir le droit de retrouver cet Eden. C'était la seule raison pour laquelle il se réveillait, pour laquelle il continuait d'avaler leur poison, il continuait de faire le sourd-muet, il continuait de sourire, c'est pour cette courte infinité de secondes qu'il continuait de vivre.

Mais, avant de retourner au paradis, il devait passer par le jugement. Oui, dans cet endroit, le psychiatre se prenait pour un dieu ! Il jugeait qui était apte à aller au paradis et qui méritait d'aller au semblant de paradis, avant de retourner en enfer. Yanis était toujours bon pour la deuxième option. Quand le psychiatre le touchait, il ne réagissait pas. Quand le psychiatre lui parlait, Yanis ne répondait pas. Il en était incapable. Il avait peur que toutes ses paroles soient prises comme des preuves contre lui. Dans un monde qui ne connaît que le blanc et le noir, Yanis parlait gris. Or, parler gris à son psychiatre donnait à ce dernier la possibilité de faire de Yanis le psychopathe qu'il n'était pas. Parce que, après tout, le gris n'était pas une réponse dans cette prison.

En traversant le long couloir qui menait vers la prairie, il arrivait à peine à marcher. Le couloir était long, froid et silencieux, la solitude y régnait. Chaque souffle semblait sortir de ses poumons avec peine. Chaque pas pressait son cœur. Cette traversée semblait l'étouffer. Yanis avait du mal à survivre à sa souffrance. Mais, il parvenait à la prairie et c'était, pour lui, le plus important.

Il s'assoit, comme d'habitude, pour écouter le chant des grillons. Il a une collection de grillons. Il les adore. Des êtres sans beauté mais d'une grande valeur pour lui ! Il les a même nommés : Hugo en référence à Victor Hugo, Charles pour Charles Baudelaire, Arthur pour

Arthur Rimbaud et Verlaine pour Paul Verlaine. Chaque grillon est un poète, son poète. Il sent que leurs poèmes incompris par les hommes normaux sont capables de calmer ses plaies. Il pense ressembler au poète incompris et au grillon sous-estimé. Il peint sa vérité avec des mots gris et par conséquent est recalé pour sa non-conformité. Mais, il partage autre chose avec les grillons. Ensemble ils survivent cachés la journée mais vivent pleinement la nuit!

En fait, son amour pour les grillons datait de ses premières nuits de folie. Pendant qu'il était réveillé seul dans le noir, pendant que le silence devenait assourdissant et la solitude étouffante, les grillons chantaient pour lui. Quand il était sous l'emprise de ses démons fictifs qui criaient d'horribles paroles dans sa tête, la nuit sans qu'il puisse fuir, les grillons chantaient tellement fort que leurs voix suivaient le rythme et berçait son esprit. Certes, cette berceuse enivrait son âme dans la démence. Mais après tout, qu'étaient les démons? Des anges déchus? Et qu'étaient les humains? Des semblants d'anges déchus. Alors tant pis, renoncer à son âme pour survivre. Il n'avait pas signé un contrat avec le diable, il avait juste abandonné la vie.

Yanis était de plus en plus fatigué chaque jour. Le combat qu'il livrait semblait peser lourd. Il voulait gagner ce combat mais il n'avait jamais appris à se battre. Chaque jour buvait sa jeunesse, chaque mois épuisait sa vie et chaque année lui enlevait une décennie. Il souffrait en silence. Il mourrait sous leurs yeux.

Le 14 juillet, Yanis n'eut plus de bracelet, il put bouger. La fenêtre avait toujours ses barreaux mais l'air qui rentrait était chaud et piquant. Yanis ferma la fenêtre. Il leva sa tête et admira le plafond. Il n'y avait rien à voir. Le plafond était blanc comme tout. Les murs étaient blancs. Ses draps étaient blancs. Son uniforme était

blanc. Tout était tellement blanc que le blanc n'était plus innocent.

Au bout de quelques heures, ce fut le moment. Il dut se rendre chez le psychiatre. Il dut se battre contre lui-même pour sortir un son de sa bouche :

« Si seulement j'étais un grillon ! » se disait-il.

À chaque pas, il pensait :

« Comment s'asseoir comme quelqu'un sain d'esprit ? Comment agir comme quelqu'un sain d'esprit ? Comment parler comme quelqu'un sain d'esprit ? Qu'est-ce que quelqu'un sain d'esprit ? ».

Tant de questions qui n'ont pas de réponses. Tant de réponses à portée de main mais qui n'ont aucun sens. Qu'avait-il fait pour mériter ce péril encore pire que la potence ? Que pouvait-on faire pour mériter de pourrir en enfer sur Terre ?

Le psychiatre lui posa les mêmes questions que d'habitude et Yanis fit preuve de créativité en ajoutant certains mots à ses phrases. Comme d'habitude, ses mots le trahissaient et ses phrases perdaient leur sens une fois sorties de sa bouche. Yanis paniqua. La peur coula dans ses veines pendant que l'angoisse troublait son esprit.

« Que font les gens normaux quand ils ont besoin de parler mais que personne ne les écoute ? »

Puis, il se demanda :

« Que font les gens fous quand ils ont besoin de parler mais que personne ne les écoute ? »

En quête de réponse, il entendit au loin les paroles ailées de Victor, Charles, Paul, Arthur... Des paroles que seuls lui et ses grillons comprenaient. Une langue propre à lui et à ses bien-aimés. Il se disait toujours que les paroles des êtres encerclés par quatre

murs en béton dur, emprisonnaient le sens des choses dans des définitions et des désignations. Il pensait qu'à force de vouloir tout expliquer, les autres se précipitaient et restaient dans la superficialité. Il se sentait souvent à l'écart de ce monde qu'il jugeait immonde à cause du non-sens de ses choses. Et cela se traduisait chez lui par une totale absence aux choses. Il n'est pas *fou*, il n'a juste pas la même logique que les autres. Lui incarne le rêve de Baudelaire, la clé de Rimbaud, le rythme de Verlaine et l'engagement d'Hugo. Et, dans la prairie aux couleurs vives, où les murs ne sont plus que des rives et la grande porte un pont, il se libère de son paraître. Peut-être est-ce le monde que cherchait Rimbaud? Ou l'île exotique de Baudelaire? Est-ce le parc des souvenirs d'Hugo? Ou la nature qui a inspiré Verlaine? Peut-être, mais la prairie est son refuge. Il y est tellement lui!

Il leur est impossible de comprendre l'envol poétique de son cœur alors ils veulent le condamner. Il leur est impossible d'entendre son cœur brisé... impossible d'écouter chaque morceau qui bat et qui lui donne la vie. Il leur est impossible d'écouter la douleur qu'il ressent. Il leur est impossible de prouver qu'il est encore vivant.

Yanis se dirige vers ses grillons. Il les prend dans ses mains. Le grillon tient dans le creux de la main mais on l'entend dans toute la prairie.

Yanis se tient debout dans sa chambre. Il crie... mais on ne l'entend nulle part.



# *Prix d'Écritures collectives*

CATÉGORIE > Lycée



***Augustine Vivant***

*Classe de 1<sup>re</sup> L*

*Lycée Charles de Gaulle*

*Dijon*

*France*



***Taymour El Masry***

*Classe de 1<sup>re</sup> Es*

*Lycée français - Mf*

*Alexandrie*

*Égypte*

## *Un souvenir inoubliable*

Je me souviens encore de ce fatidique jour. Couché sur une froide étendue de sable, je contemplais cette scène identique à une histoire d'horreur. L'éclat lumineux, les cris plaintifs, le bruit des véhicules. J'avais l'impression qu'un des cauchemars qui avaient hanté mon enfance, était sur le point de se matérialiser. Ce fut ainsi, après de nombreux jours d'errance dans le désert, que je découvris le village. Il était là, immuable et splendide. Mon appareil photo autour du cou, j'errai entre de petites cases qui semblaient avoir été placées là au hasard. Et puis l'instinct reprenant le dessus, je pris mon appareil photo, et je plaçai mon œil derrière le viseur. À partir de ce moment-là, j'arrêtai d'être Jean, un jeune banal. Derrière mon appareil, j'étais le maître des images, je contrôlais le cadre, le zoom, je choisissais ce que je voulais capturer. Ces quelques photographies sont les seuls souvenirs que j'ai choisi de garder de ce voyage. Les seuls instants qui ne me font pas mal lorsque mes pensées divaguent. Ces seules petites images, inchangeables, accrochées au mur, sont un constant rappel de la fragilité que l'insouciance souffre. Elles me rappellent ce jeune homme que j'ai été et qui est mort sous la pression de la bêtise humaine.

Je me rappelle qu'en fixant ces petites maisons qui ressemblaient à des chalets suisses, je me rendis compte que quelque chose n'allait pas, que quelque chose était anormal. En effet, ce village était totalement désert. Aucun bruit, aucun murmure, aucun cri. Rien ne pouvant justifier les scènes dont j'avais été témoin le soir auparavant, du haut de la dune. Des dizaines de questions me venaient à l'esprit. Ce village avait-il été habité à un moment ou un autre de l'Histoire? Qu'était-il advenu de sa population? Mais surtout, que s'était-il passé la nuit précédente? Un petit détail me provoqua un frisson le long du dos : toutes les portes étaient ouvertes. Ma curiosité de photoreporter en herbe me poussa alors à entrer dans une petite villa au toit rouge feu. Elle paraissait toute neuve, mais quand je poussai la porte, celle-ci s'écroula devant moi. En voyant ce que cachait cette porte, un sentiment d'angoisse me saisit. L'intérieur était complètement détruit, les murs étaient brûlés et une fumée grisâtre m'empêchait presque de respirer. Cette fumée était bien la preuve d'un récent épisode d'agression, une agression dont jusque-là j'ignorais les causes. Je me souviens que petit à petit, sans en être réellement conscient, je montai les marches d'un escalier en bois portant à l'étage supérieur de l'habitation. Je ne savais plus quoi ressentir. Quoi penser. Les marches craquaient sous mon poids. Un sentiment d'excitation et de peur s'était répandu dans mon corps. J'avais l'impression de vivre l'aventure dont j'avais toujours rêvé. Devant moi, une porte de bois. Je n'y prêtais pas d'importance jusqu'à ce qu'une pensée effroyable me traverse l'esprit : et si ces stries rouges n'étaient pas de la peinture? Je ne revins pas sur mes pas pour vérifier, transi par l'angoisse. J'explorai les autres pièces de la maison. C'était comme

si les habitants n'étaient jamais partis. Le couvert était mis, les lits défaits, des vêtements jetés en tas dans une chambre, un livre posé sur une table de chevet. Ce constat m'oppressa. Et s'ils n'étaient pas partis ?

J'ai encore dans les oreilles ce bruit sourd qui me fit sursauter. Je restai pétrifié. La première idée qui me vint à l'esprit fut celle d'un chat errant dans cette maison abandonnée mais, de minute en minute, ce bruit se fit plus clair et c'est là que je compris que quelqu'un pleurait. La situation devenait de plus en plus mystérieuse, il fallait que je découvre le secret de ce village. En ce moment, ce n'était pas moi qui guidais mon corps mais mon esprit d'aventurier qui me commandait. Les pleurs semblaient venir d'un couloir ayant pour seul accès une grande pièce avec un billard au centre. Parcourir ce long couloir me provoqua un effet étrange. Je courus alors vers la seule autre chambre donnant sur celui-ci. Là encore, en franchissant le seuil de la porte, un sentiment d'angoisse me prit. À ce moment précis, je me rendis compte que je n'étais pas seul dans cette chambre d'enfant.

Dans un coin de la pièce, recroquevillée, seule, invisible, se trouvait une fille d'à peu près mon âge. Ses cheveux noirs étaient prisonniers de nattes serrées. Elle leva les yeux. Et ce fut un choc. En dépit de nos peaux opposées, de nos modes de vie que je devinais étrangers l'un à l'autre, en dépit de tout ce qui nous séparait, nous nous comprîmes tout de suite. Ce jour-là, l'humanité rencontra l'humanité. L'occidental rencontra la vie dans un tout petit village d'Afrique noire. Le Français rencontra l'Africaine. Le garçon rencontra la fille. Et ce fut tout. Les mots ne furent pas nécessaires. Nos regards firent l'effet d'une bombe, pour moi petit Français privilégié,

le temps sembla s'arrêter. Toute l'horreur de la situation dans ses yeux brillait. Tout son désespoir dans ses prunelles flamboyait. J'eus mal pour cette âme brutalisée. Pour tous ces souvenirs ineffaçables. Toute cette violence que jamais elle n'oublierait. Je m'approchai d'elle, doucement, comme si elle risquait de s'évaporer. Elle prit cette main que je lui tendais. Elle n'hésita pas, elle vint avec moi en France et là, depuis la première seconde qu'elle fut dans mon pays, je lui offris mon soutien.

Je l'aidai à sortir des vestiges de sa vie. Je l'aidai à s'échapper de son passé. J'ai haï pendant des années ces terroristes venus piller le village et ses habitants. Je les ai haïs tellement fort. Pour avoir voilé le regard de Coumba. Pour l'avoir rendue mélancolique. Aujourd'hui, dix ans plus tard, Coumba a réussi à arrêter le temps en mémoire de toutes les violences, elle a réussi à mobiliser la presse face à sa volonté de narrer les atrocités dont elle, sa famille et tous les habitants de son village ont été victimes. Elle a fait entendre sa voix à la planète comme le grillon fait entendre son cri à toute la prairie. Elle a été comme le grillon du proverbe africain que sa mère lui avait tatoué sur le bras alors qu'elle était toute petite. Je me souviens encore de ce proverbe, il disait qu'un grillon tient dans le creux d'une main, mais on l'entend dans toute la prairie.

J'ai illuminé sa nuit comme j'ai pu, en donnant toute mon énergie pour lui faire oublier ce cauchemar. Aujourd'hui encore, nous sommes ensemble et je l'aime pour ses blessures, pour ses moments d'absence, pour ses larmes salées sur ma joue. Je l'aime dans toute son humanité. Ce qui m'enchant le plus de Coumba c'est sa force, cette force qui lui a toujours permis de faire entendre son cri, son besoin d'aide. Les souvenirs de l'enlèvement de sa famille ne se sont jamais dissipés : ils ne l'ont jamais quittée.

Une part d'elle est restée dans cette villa d'Afrique noire incrustée dans le bois de la porte, dans les lattes du plancher, dans l'argile du mur, dans le carrelage de la cuisine. Son âme est restée couchée dans ce lit d'enfant. Ces petits instants de terreur, de toutes petites secondes, l'ont suivie toute sa vie comme un lourd fardeau.

Coumba n'a été que le porte-parole de son malheureux peuple. Un porte-parole qui a montré au monde que quiconque peut faire entendre sa voix. Quiconque peut dénoncer des injustices ou des violences, qu'il soit riche ou pauvre, jeune ou vieux. Quiconque peut être le grillon, ce « grillon [qui] tient dans le creux d'une main, mais [qu'] on [l'] entend dans toute la prairie ».

1<sup>er</sup> prix

CATÉGORIE > Lycée

Concours en langue arabe



**Rania Darwiche**

Classe de 2<sup>nde</sup>

Lycée français Mf

Al Khobar

Arabie Saoudite

يحميك يا بابا،» أطلَّ علينا الطبيبُ الجراحُ الصَّغيرُ الجسم، الشَّامخُ مَهْمته، بابتسامَةٍ عريضةٍ قائلاً: «نجحنا بتكيبِ الدَّعامةِ وزالت حالة الخطر». وعلى الفورُ ذهبنا لرؤيةِ والدي الذي طمأننا بابتسامَةٍ ضعيفة.

بعد أيام، عادَ أبي إلى مُزاولةِ حياتِهِ العاديَّة بعد إضافة تلك الدَّعامةِ الصَّغيرة للغاية، ولكنَّ فعاليَّتِها عظيمة. حقاً إنَّها تمنح الحياة!

بعد أن هنأْتُ أبي بسلامته وتمنيتُ له دوامَ الصَّحةِ قلتُ في نفسي: «ما أعظَمَكَ أيُّها العقلُ البشريُّ! إنَّ نتاجَكَ عظيمٌ جداً رغمِ صغرِ حجمِكَ. أنتَ خطَّطتَ لبناءِ الأهراماتِ والجسورِ والأبراجِ، لصناعةِ السيَّاراتِ والطائراتِ والحضاراتِ، لاختراعِ الكمبيوتراتِ والإنترنتِ، لإيجادِ الدَّعاماتِ وتركيبِ الأدويةِ التي أنقذتَ وتُنقِذُ حياةَ الملايينِ من النَّاسِ. ويا أيُّها العُظماءُ، كم أنتم أقياءٌ ومشهورون بِفضلِ نتاجِ عقولِكُمْ، وأهميَّةِ أعمالِكُمْ، وليس بطولِ أجسامِكُمْ ومتانةِ عضلاتِكُمْ!».

وإذ بجديِّ يقرب منِّي ويخاطبني قائلاً: «يا حفيدتي، لا يكفي أن يكونَ الإنسانُ ضخماً حتَّى يُحقِّقَ العظمةَ والشَّهرةَ والنجاحَ والتألُّقَ بين النَّاسِ، فالأعمالُ ونتائجها لا تُفاسدُ بأحجامِ الكائناتِ، فقد نجدُ قُدرةً كبيرةً فعالةً في أصغرِ الكائناتِ والأشياءِ».

المدرسة التكميية الفنية.

- أنت الأكثر روعةً بأخبارك التي تُزيّنُ عقلي وفكري بذكرِ تصنعُ بجانب مثيلاتها الفاخرة بأعمال وإنجازات وشهرة صغار القامات مثل « فولتير»، الفيلسوف والشاعر والرؤائي الفرنسي الشهير، وأحد مؤسسي عصر التنوير. فما أسمى ذكاه الأدي! لقد تركت أعماله أثراً هاماً عند المفكرين الذين تنتمي أفكارهم إلى الثورة الفرنسية والأمريكية.

- أحسنت، «يا حياتي»، ولا تنسي من بين هؤلاء العظماء الصغار الأحجام «نيوتن» الإنكليزي، النجم المتلألئ بالفيزياء والرياضيات، وكذلك «أنشتاين»، العالم الألماني الذي نال جائزة نوبل في الفيزياء. أضيف إليهما أمير الشعراء، «أحمد شوقي» المصري العظيم بقصائده ومسرحياته الشعرية، والمطرب المصري «عبد الحليم حافظ» الذي أطرب الملايين، وسندريلة بلاد النيل «سعاد حسني»، وأسطورة الرياضة «مارادونا».

- يا جدي، الحديث معك مُثمر، لكنّ الجوع يجتاحني، فلنذهب عند جدّي لنأكل ما يحلو لنا من طعامٍ تفرّدُ بإعداده.

عندئذِ ضمّني جدّي إلى صدره، وزفّ إليّ بشرى سارة وهي أننا سنقصد مطعم القرية المشهور مع جميع أفراد العائلة لتناول الكبة المشوية، فشكرته وأنا أشعرُ بالغبطة والهناء، ثمّ توجهتُ مع عائلتي وجدّي وجدّي إلى ذلك المطعم الفخم حيث بدأنا نتلذّدُ بالطعام، وكان الهواء المنعش يُدغدغُ أنوفنا بطيب الأزهار الجليّة الممزوج برائحة الأطعمة الشهية. غير أنّ بهجتي لم تدم طويلاً لأنّ والدي بدأ يشعرُ ببعض الأُم في صدره بعد أن شحب وجهه، وابتدل جبينه بالعرق، ثمّ أشار إلينا بضرورة مغادرة المكان على عجل، والتوجّه إلى المستشفى. وما إن وصلنا إلى مركز الطوارئ حتّى تمّ إدخاله إلى العناية المركزة، وتشخيص ما شككنا به بعد أن أخبرنا الطبيب أنّه سيخضع لعملية قسطرة، وتركيب دعامة في أحد الشريانين التاجيين للقلب. وللحال انتابتني موجة من القلق دفعتني إلى التساؤل: «ما معنى دعامة؟ ما معنى شريان تاجي؟ ماذا أسمع؟». ولم يهدأ القلب من خوٍ واضطرابي إلّا بعد أن شرح لنا الجراح ما سيفعله: «سأضخّ دعامة معدنيّة بحجم مسمار صغير في الوريد عن طريق قسطرة، لتبقيّه مفتوحاً».

وبعد ساعتين، خلتها دهرًا، أمضيتُهما في غرفة الانتظار وأنا أرددُ في فكري: «الله

## العظماء بأعمالهم لا بأحجامهم

الحميدة كالصدق في الأفعال، والتضحية والعتاء، والرّحمة والصفح، والتواضع والوفاء.

- عباراتك، يا جديّ، تُفرحُ قلبي، وتُرقصُ عقلي الذي شرعَ يُلحَنُ عظمةَ أمبراطور فرنسا القصير القامة «نابليون بونابرت الأول»، وعبقريته التي حكمتِ العالم، وقوة جيوشه التي احتلت معظم القارة الأوروبية، وحسن قيادته لحملة الشهيرة على مصر وما حققته من أثرٍ رائعٍ تاريخياً واجتماعياً، وذكاءه الذي أدخل العديد من الإصلاحات الماليّة والقضائيّة إلى وطنه كإنشائه بنك فرنسا، وإشرافه على وضع قانونٍ منح العديد من الحريّات للشعب الفرنسيّ.

- ما قام به نابليون يُؤكّد أنّ التاريخ ذكره، وما يزال يذكر زعماء أفضداً بقاماتهم الصّغيرة. فلا تنسى أنّ كلّ قصيرٍ عظيم. فالقول هذا ينطبق على الكثيرين «كغنبلسون مانديلاً» الذي لم يمنعه صغر جسمه ولونه من أن يحكم جنوب أفريقيا في أواخر القرن الماضي، ويكون رمزاً ناطقاً بالسلام العالميّ، ويحصل على جائزة نوبل.

- ما تُخبرني إيّاه جعلني أقدّر الإنسان على أقواله وأفكاره وأعماله بعيداً عن شكله وجسمه ولونه.

- أفتخر بك، يا حفيدي الغالية، وبحسن تفكيرك الذي يدفعني إلى ذكر «يوري غارغارين» الروسيّ، القصير بقامته و العظيم بعمله. فهو أول من صعد إلى الفضاء واستكشفه.

- أشكرك على معلوماتك القيّمة، ولا يسعني إلا أن أتطرّق إلى نجوم في العِلْم والفنّ والرياضة والأدب سطرّ التاريخ أسماءهم بماء الذهب الذي شعثج أجسادهم القصيرة، وأزهاها بأعمالهم المشهورة في العالم.

- ومَن تقصدين بقولك هذا؟

- أقصدُ الرّسامَ والمهندس والعالم والموسيقيّ والعبقريّ الأوروپيّ «ليوناردو دافنشي» الذي كان الرّوح المهيمنة على عصر النهضة، والذي خلّد التاريخ لحوته «الجاكوند» واختارها كأعظم الأعمال في الرّسم.

- كم أنت رائعة بتدقيق ثقافتك العذبة الغزيرة! فلتفصّ بعباءات الفنّان الإسبانيّ الصّغير الجسم «بابلو بيكاسو» الذي كان من أبرز رسّامي القرن العشرين. إنّه مؤسس

تبدو زوجته وهي تحمل طفلاً رضيعاً. وبعد لحظاتٍ تَبَيَّنَ لي أَنَّ الزَّوَّارَ من أقاربِ جَدِّي الذين فَضَّلوا الغربةَ الأميركيَّةَ على الوضعِ الصَّعبِ في وطنهم، وهنالكَ رُزِقوا بطفلٍ أَسْمِياه وليد. سُرَّ الجميعُ باجتماعِ شملِ العائلة، ولكن ما إن حَلَّتِ الأحاديثُ حتَّى أجهشَ وليدُ بالبكاءِ جَرَاءَ أَلَمٍ في بطنه، ولم تُفْلِحْ جهودُ الجميعِ في تهدئته، فاختلطَ « الحابِلُ بالتَّابِلِ»، ولم يعد أحدٌ يفهمُ شيئاً ممَّا يدورُ من مواضعٍ. وطالَتِ الزَّيَّارةُ لأربعِ ساعاتٍ مَبِيزَتْ سهرتِنا بالتَّعبِ والإرهاقِ جعلًا الجميعَ يَتَوَجَّهونَ بعدها مُسرِّعينَ إلى أَسْرَتِهِمْ. وما إن خلدنا إلى النَّومِ حتَّى علا نقيضُ ضفدعةٍ أخذَ يُزَعِّجُنَا حتَّى منتصفِ اللَّيْلِ. بعد ذلك استبشرنا خيراً بعودةِ الهدوءِ الَّذي لم يَدُمُ طويلاً، فقد بدأ طائرُ البومِ يُقْلِقُنَا ويُورِّقُنَا بنعيقِهِ الكئيبِ لأكثرَ من ساعة. فيا لها من ليلةٍ مزعجةٍ !

لم أستيقظ في اليوم التالي إلا عند العاشرة صباحاً حيث رأيتُ جَدِّي مُبكرًا في أخذِ قسطٍ من النَّومِ بسببِ أرقِ اللَّيْلَةِ الماضية، لكنَّه أحسَّ بوجودي عندما اقتربتُ منه أتأمَّله، ففتح عينيه وقال لي: «صباح الخير، يا حبيبتي، فلنكمِّلْ حديثَ الأمسِ لأنَّ الأحداثِ الَّتِي مررنا بها، وعلى الرِّغمِ من بساطتها، فهي أمثولةٌ مهمَّةٌ تستحقُّ التَّوقُّفَ عندها. فالطُّفُلُ الرُّضِيعُ الأصغرنا حجماً حرَمنا ببكائه المُتواصلِ من لَدَةِ لقاءِ الأقرابِ، والضَّفدعةُ الصَّغيرةُ حَيَّمتِ الإزعاجَ على نفوسنا بنقيقها الحادِّ المُتسارعِ، كذلك البومة الضَّئيلةُ الحجمُ أصابتنا جميعاً بالأرقِ بنعيقها المُدويِّ. هذه الأمثلةُ تُثبِتُ أَنَّ الأفعالَ لا تُقَدَّرُ بأحجامِ أصحابها بل تتناقضُ معها نسبياً.

- تُعجبني أفكارك كثيراً، وأريدُ أن أضيفَ أنَّ أزيَرَ صرَّار اللَّيْلِ الصَّغيرِ الَّذي سيطر البارحة على كلِّ أنحاءِ هذا السَّهلِ الواسعِ يرمزُ أيضاً إلى أغلبِ عظماءِ التَّاريخِ الَّذينَ كانوا من قِصارِ القاماتِ، وقد حَقَّقوا التَّفَوُّقَ في ميادينِ السِّياسةِ والقيادةِ العسكريَّةِ، والعِلْمِ والإبداعِ، والأدبِ والفكرِ، والفنِّ والرياضةِ.

- إنَّ أولئك نالوا المجدَّ والشَّهرةَ، وحملوا في قراراتِ أنفسهم صفاتِ الدُّكاءِ والفتنةِ، والحذرِ والقوَّةِ، والاعتمادِ على الدَّاتِ والثِّقَّةِ بالنَّفْسِ، وجمعوا مخزوناً هائلاً من العواطفِ الرُّومانسيَّةِ وحسنِ المعاملةِ، واللُّطفِ واللِّباقةِ، والحبِّ والمشاعرِ الرَّائعةِ إلى جانبِ غناهم بالإرادةِ القويَّةِ، والاعتمادِ على الدَّاتِ، وتحقيقِ العدلِ، وتميُّزِهِم بالخِصالِ

## العظماء بأعمالهم لا بأحجامهم

وما إن سيطر التَّومُ على جدِّي حتَّى توجَّهْتُ نحوَه وجلسْتُ بِقَرِبِهِ أَعِدُّ التَّوَانِي لِي  
يَسْتَيْقِظُ وَأَلْهُوَ مَعَهُ، وَإِذْ بِي أَتْفَاجاً بِصِرِيرٍ قَوِيٍّ خَلْتُهُ قَرِيباً فِي شَجَرَةِ الرِّيتُونِ الْمُقَابِلَةِ  
لَنَا، فَذَهَبْتُ قَوِراً إِلَيْهَا لِأَسْتَشْكِفَ الأَمْرَ عَن كَثْبٍ لِكُنْنِي لَمْ أَرِ شَيْئاً، فَعَدْتُ وَوَسَمَعْتُ  
جَدِّي يَقُولُ: «هَلْ أَلَانَ وَقْتَكَ، يَا صَاحِبَ الصَّوْتِ الرِّئَانِ؟». «تَعْجَبْتُ مِن مَلاَحِظَةِ جَدِّي  
الَّذِي ضَحَكَ وَهُوَ يَنْهَضُ عَن أَرْجُوْحَتِهِ، ثُمَّ أَمْسَكَ بِيَدِي قَائِلاً: «تَعَالِي يَا ابْنَتِي». وَمَا  
أَقْتَرَبَ مِن شَجَرَةِ الرِّيتُونِ بَدَأُ مُعَنَّ نَظْرَهُ يَمِيناً وَيسَاراً حَتَّى مَدَّ يَدَهُ فَأَرَانِي صِرَاراً  
وَخَاطِبَنِي قَائِلاً: «إِنَّهُ نَوْعٌ مِنَ الكَائِنَاتِ الصَّغِيرَةِ، فَهُوَ يُزْعَجُ الحَقْوَلِ حِيناً، وَيُطْرِبُهَا حِيناً  
آخَرَ فَتَنْصُتُ وَتُصْغِي إِلَيْهِ بَانْتِبَاهٍ لِأَنَّ صَوْتَهُ القَوِيَّ يَتَعَدَّى بِالتَّأَكِيدِ مَا تَتَوَقَّعُهُ مِن  
حِجْمَةِ الضُّئِيلِ». فَأَجَبْتَهُ عَلَى الفُورِ: «لَقَدْ صَدَقَ المِثْلُ الكَامِيروني القَائِلُ: إِنَّ صِرَارَ اللَّيْلِ  
يُحْمَلُ فِي كَفِّ اليَدِ، لَكِنَّا نَسْمَعُهُ فِي جَمِيعِ أُنْحَاءِ البَرَارِي».

- أعجبتني ثقافتك، يا رانيا، ولا تنسي أن مثل هذه الأصوات قد تكون مُزعجة أو  
مُضِرَّة. اسمعي جيداً صوت سوسةٍ صغيرةٍ جداً هناك وهي تنخرُ جذعَ تيكِ الشجرة  
الوارفة الظل، قد تقضي عليها ورماً على بساتينٍ كاملةٍ من الرِّيتون.  
- معلوماتك المهمة زادتنني إدرாகاً بأنَّ بعض الكائنات الحيَّة الصَّغيرة قد تكون أفعالها  
ضخمةً وكبيرةً .  
- بالتأكيد ، هل تعلمين أنَّ نوعاً من الفطريَّات قد قضي على محصول البطاطا في إيرلندا  
في نهاية القرن التاسع عشر، وسبب فيها مجاعة آنذاك؟  
- نعم، يا جدِّي، ولكن بعض الكائناتِ الحيَّةِ الصَّغيرة قد تكون عظيمةً بنتائج أصواتها  
وأفعالها. انظرُ واستمع إلى ذاك الحسون، إنَّ حِجْمَهُ صَغِيرٌ بِحِجْمِ البَيْضَةِ قَرِيباً لَكِنَّهُ  
يُطْرِبُنَا بِتَغْرِيدِهِ، أليس رائعاً؟ تأمَّلْ قفير النحل هنالك، ألم تملأ العاملاتُ الحَقْوَلَ طِينياً  
وهي تمتصُّ رحيقَ الأزهار لتصنع لنا العسل اللذيذ؟

حينئذٍ ابتسم لي جدِّي بعد أن دغدغَ كلامي هذا ماضيه عندما كان أستاذ أدبٍ ولغة.  
فتأكَّدْتُ أَنَّ النِّقَاشَ يُفْرِحُهُ وَيُعِيدُ إِلَيْهِ شَبَابَهُ.  
وفيما كنا نتابعُ حديثنا، إذ بسيارةٍ تتوقَّفُ أمام الدَّارِ فيترجَّلُ منها شابٌّ مع امرأةٍ

## العُظماءُ بأعمالِهِم لا بأحجامِهِم

كم كنتُ مسرورةً حين انتهى العامُ الدَّراسيُّ وحصلتُ على شهادةِ البريفيه، الشهادة المتوسّطة الفرنسيّة، بتقديرٍ جيّد، بعد سهْرٍ وتعَبٍ لم تسلّم منه والديّ، وهي الأمّ والرّفيقة والأساتذة والصّديقة التي تشاركني أفراحي وهمومي وتحلّ مشاكلي. وما زاد فرحي هو عَودتي مع عائلتي إلى وطني لبنان لقضاءِ عطلة الصّيف في بيتِ جدّي القرويّ لأننا كلنا نكره الإقامة صيفاً في المدينة بسبب زحمتها، وحرارة ورطوبة طقسها، وضجيجها وتلّوثها. وبعد أن مضى على وصولنا أسبوعٌ تنعّمتُ فيه بالراحة واللّعب والنوم، شعرتُ بلدّة الإجازة وأهمّيّتها بعد الجِدِّ والنّجاح.

وفي مطلع الأسبوع الثّاني في رُبوع وطني، وحين أنهينا وجبة الغداء المكوّن من الأطباق الشّهية التي لا يعرفُ سرّها إلا جدّي، وهي التّبولة، الفتّوش، المُنْبَل، البابا غنّوج، المجدّرة والسّمك المقلّي، رأيتُ جدّي أوّل من ترك غرفة الطّعام وسارعَ إلى الجلوس أمام التّلفاز ليستمعَ إلى نشرة أخبار الظّهيرة، ثمّ توجّه كعادته إلى الأرجوحة التي تحتلُّ الشّرفة المطلّة على الحديقة، يستمتعُ بقيلولته المعتادة التي غالباً ما تكونُ قصيرة. إنّه إنسانٌ طيّبٌ، خَلوق، مُثَقَّف لا يتوانى أبداً عن مساعدة الآخرين بصمت. فهو من الأشخاص الذين ندرَ وجودهم في هذه الأيام. تراه يستيقظُ باكراً ويتوجّه إلى السّهل، حيث بستانه، ثمّ يعود عند شروق الشّمس حاملاً العنّب والتّين والخضار الذي تحتاجه جدّي، من بندورة وبقدونس ونعنع وخيار وبصل أخضر، فتملأ سلاله المطبخ برائحة زكيّة لا مثيل لها في غربيّتي، وتُعطرُ عبارته وهو يُردّها: «شكراً لك يا ربّ على نعمك».







La Mission laïque française tient à remercier tant les équipes enseignantes que les élèves pour leur investissement sans faille, garant cette année encore d'une participation importante. Il convient ici de remercier chacun des établissements du réseau mlfmonde et des académies partenaires participants, car chacun d'entre eux, à sa mesure, contribue à la vitalité créative de ce concours.

<b>Arabie saoudite</b>	Lycée français d'Al Khobar École internationale française	Al Khobar Djeddah
<b>Arménie</b>	Fondation école française	Erevan
<b>Bahreïn</b>	Lycée français de Bahreïn	Muharraq
<b>Brésil</b>	École Mlf - Renault do Brasil	Curitiba
<b>Bulgarie</b>	École française internationale	Varna
<b>Chine</b>	École Jules Verne Mlf - Edf École Mlf - Technip Qingdao École RCWMLf Renault China	Taishan Qingdao Wuhan
<b>Corée</b>	Centre scolaire français École Mlf - Airbus	Okpo Sacheon
<b>Côte d'Ivoire</b>	Lycée international Jean Mermoz La Farandole	Abidjan Abidjan
<b>Égypte</b>	Lycée français	Alexandrie
<b>Espagne</b>	Lycée Molière Lycée Jules Verne Lycée français Pierre Deschamps Lycée français Mlf André Malraux Lycée français Castilla y León Collège français	Saragosse Santa Cruz de Tenerife Alicante Murcie Valladolid Reus
<b>États-Unis</b>	Dallas International School École de la Péninsule École franco américaine École internationale franco américaine Lycée international de Boston Lycée international de Los Angeles Lycée international franco-américain Section française d'Awty international school	Dallas Palo Alto Chicago Portland Boston Los Angeles San Francisco Houston

<b>Finlande</b>	École Mlf Areva	Rauma
<b>France</b>	Collège Aliénor d'Aquitaine Collège du Jardin des plantes Collège Garandeanu Lycée Charles de Gaulle Lycée Stéphane Hessel	Le Château d'Oléron (ac. de Poitiers) Poitiers La Tremblade (ac. de Poitiers) Dijon Épernay (ac. de Reims)
<b>Gabon</b>	Lycée Henri Sylvoz	Moanda
<b>Inde</b>	École Mlf - Renault	Chennai
<b>Italie</b>	École française de Florence/lycée Victor Hugo	Florence
<b>Kazakhstan</b>	Section française de l'école internationale Miras	Astana
<b>Liban</b>	Grand lycée franco-libanais Lycée franco libanais Nahr Ibrahim Lycée franco libanais Verdun	Beyrouth Jounieh Beyrouth
<b>Maroc</b>	École OSUI Paul Pascon Groupe Scolaire OSUI Louis Massignon Groupe scolaire OSUI Jacques Majorelle Groupe Scolaire OSUI Le Détroit Lycée français OSUI Lycée OSUI André Malraux Lycée OSUI Jean Charcot	Laâyoune Casablanca Marrakech Tanger Agadir Rabat El Jadida
<b>Norvège</b>	Lycée français	Stavanger

La Mlf remercie toutes les personnes qui, grâce à leur contribution, permettent à ce concours d'exister, et notamment les membres du jury :

Claude Ronxin, Geneviève Baraona, Michel Bur, Rachida Dumas (nouvelles en langue arabe), Pierre Janin, Michèle Lambiotte, Yasmine Sadji.

La Mlf remercie également Khamaël Chikani, professeur d'arabe au lycée français d'Al Khobar, pour la relecture de la nouvelle lauréate rédigée en langue arabe.

La Mlf remercie chaleureusement François Place pour la mise à disposition de l'illustration, tirée de l'ouvrage *Les derniers Géants*.



9 rue Humblot - F - 75 015 Paris  
Téléphone : +33 (0) 145 786 171  
Télécopie : +33 (0) 145 784 157  
E-mail : [accueil.mlf@mlfmonde.org](mailto:accueil.mlf@mlfmonde.org)  
[www.mlfmonde.org](http://www.mlfmonde.org)

---

**Directeur de publication**

Jean-Christophe Deberre

**Directeur de la rédaction**

Michel Bur

**Secrétariat de rédaction et suivi d'édition**

Corinne Bajon, Aude Buclon,  
Dominique Collado

**Maquette/Mise en page**

Alexis Oukkal

**Couverture**

D'après François Place

**Crédits photos**

D. R.

**Impression**

Lettering  
Juin 2017



**PEFC**<sup>™</sup>  
PROGRAMME DE  
LA GESTION DURABLE  
DE LA FORÊT



## CONCOURS DE NOUVELLES 2017

La Mission laïque française organise chaque année un concours de nouvelles à destination de l'ensemble de son réseau d'établissements ainsi que des établissements français dépendant de ses académies partenaires. Ce concours mobilise les élèves autour d'un projet pédagogique d'écriture. Il est ouvert à la langue française, au travers de trois catégories qui englobent les classes du CM1 à la terminale, et à la langue arabe, uniquement pour les lycéens.

L'édition 2016-2017 inaugure une nouvelle catégorie, celle de l'écriture collective entre plusieurs établissements ou plusieurs classes; c'est ainsi que le lycée parisien Beaumarchais a travaillé avec les lycées Jean-Baptiste Charcot d'El Jadida (Maroc) et Jules Verne de Tenerife (Espagne), et que le lycée Charles de Gaulle de Dijon a renforcé ses liens avec le lycée français d'Alexandrie (Égypte).

*Association à but non lucratif créée en 1902 et reconnue d'utilité publique dès 1907, la Mission laïque française crée et gère des écoles, collèges et lycées dans le monde. Elle agit en faveur de la diffusion de la langue et de la culture françaises, en particulier par un enseignement à caractère laïque et interculturel. Ses établissements scolaires font partie intégrante du réseau des établissements français à l'étranger.*